

journal plein

d'humour et de bandes dessinées - avril 70

mensuel - 3,50 francs

charlie



15

Si vous avez beaucoup
beaucoup
beaucoup
beaucoup
beaucoup d'argent
à foutre en l'air, achetez tous
les mois

**HARA
KIRI**

**journal bête
et méchant**

et achetez tous les lundis

L'HEBDO *hara-kiri*

sinon, volez-les
volez-les
volez-les
volez-les
volez-les
volez-les
volez-les
volez-les
volez-les
volez-les

charlie

Journal plein d'humour et de bandes dessinées
mensuel — 1^{er} avril 1970

n.15

sommaire

- 1 Pichard et Wolinski : Paulette
- 8 Willem : chez les esthètes
- 9 Gébé : 6-5-4-3-2-1-0
- 12 Jack Wohl : alphabète
- 14 Norge : les grands moyens
- 15 Al Capp : Li'l Abner
- 30 Cami : la vengeance du dépendeur d'andouilles ou les orages de la passion
- 33 Reiser
- 38 Roger Price : doodles
- 40 Chaval : l'homme
- 42 Gébé : l'Ecole d'enseignement accéléré et par correspondance du dessin humoristique
- 45 Cavanna : Maman, où se cachent les taxis pour mourir ?
- 49 Schulz : peanuts
- 60 Maurice Henry : le moulage de l'absence
- 64 Le courrier de Charlie
- 65 Cabu : café du port



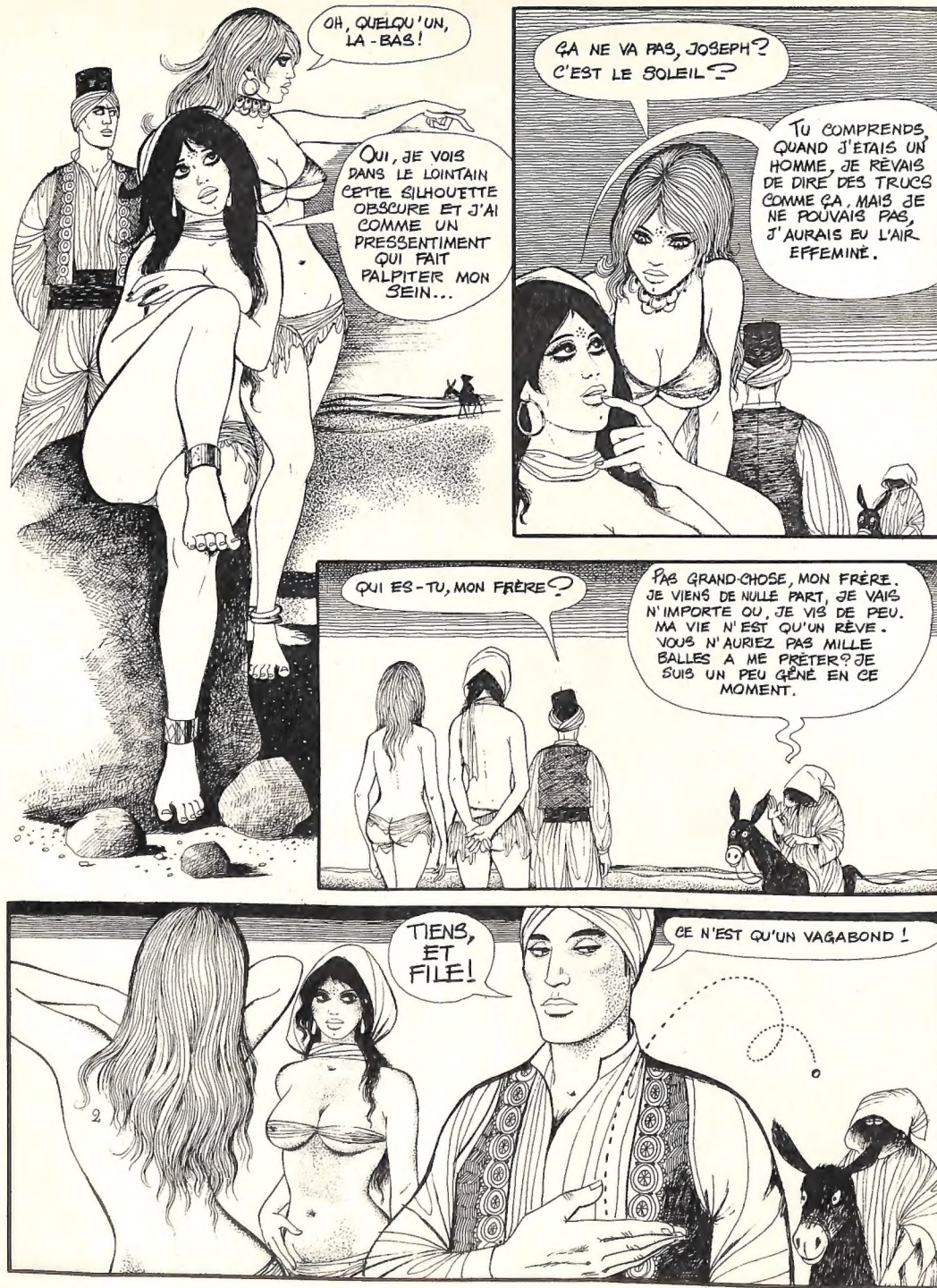
Directeur de la publication : Georges Bernier
Rédacteur en chef : Delfeil de Ton
Ange tutélaire : Cavanna
Editions du Square, s.a.r.l. au capital de 30 000 F
Siège social : 35, rue Monthonlon, Paris (9^e)
Téléphone : 878-66-90
Dépôt légal : 2^e trimestre 1970
Imprimerie : Henon, 11, rue Stendhal, Paris
Distribution : NMPP
Abonnement (12 numéros) : 36 F par an
Etranger : 41 F
Le numéro : 3,50 F
Imprimé en France

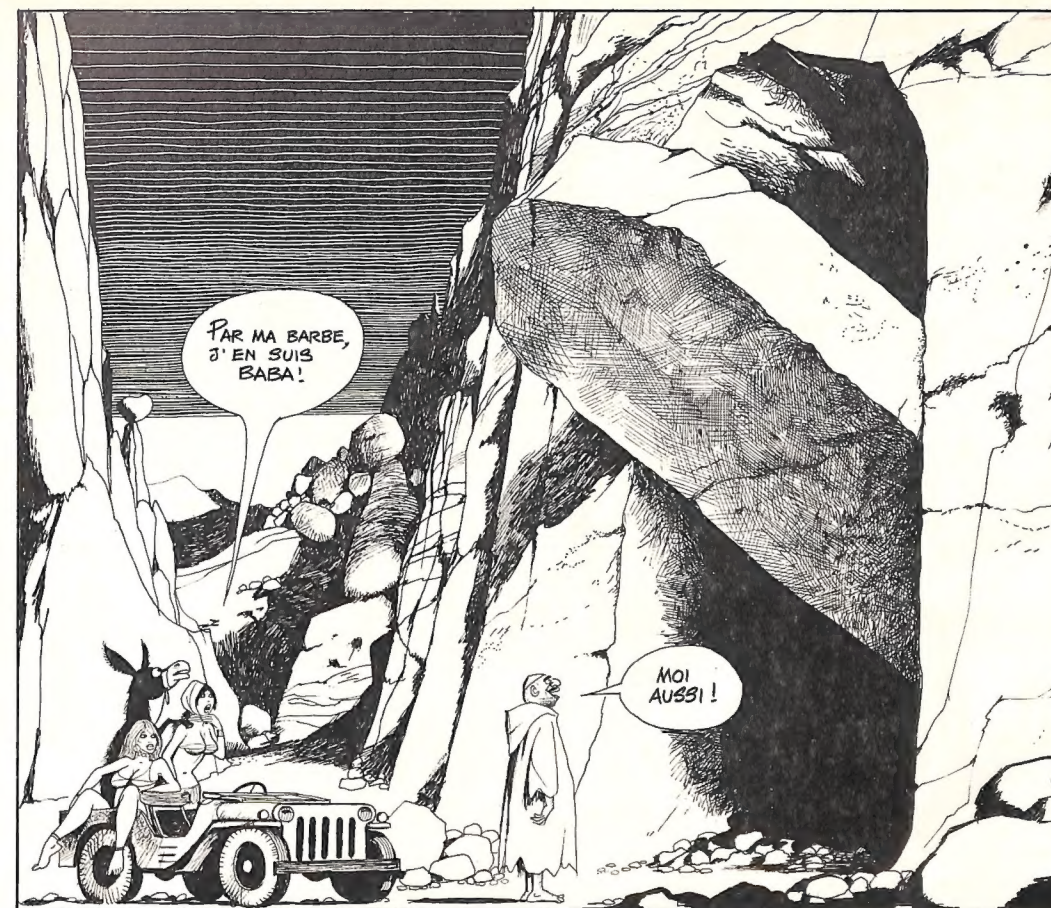
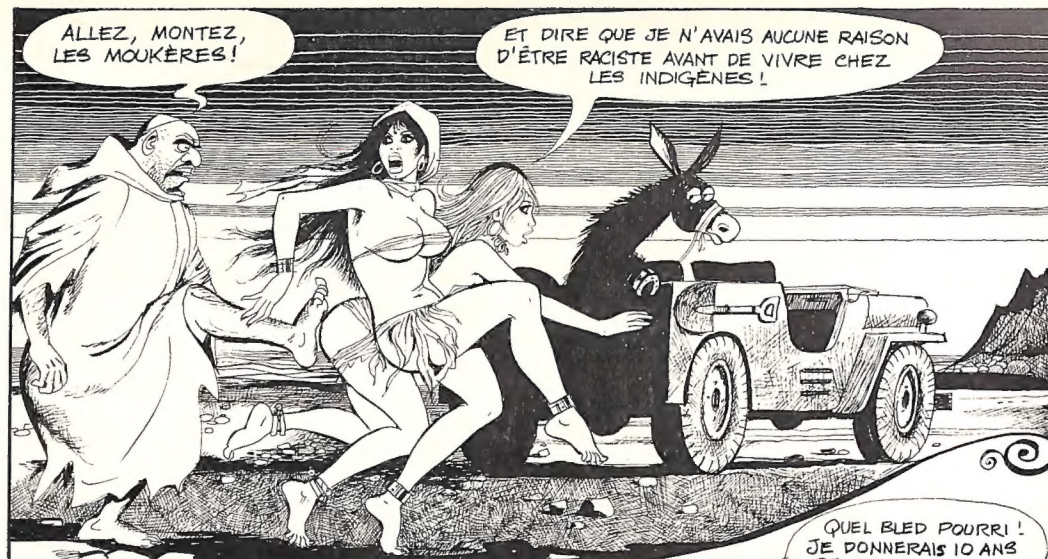
PAULETTE

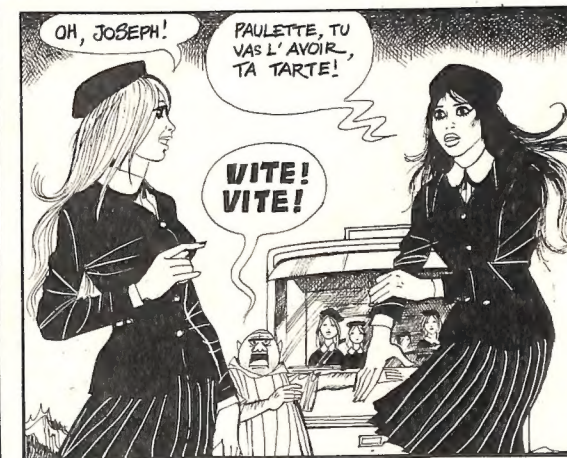
WOLINSKI
G. PICHARD

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS. — Paulette, riche héritière, et Joseph, pauvre vieux de 70 ans transformé à son corps défendant en belle jeune fille, se trouvent dans le désert pour un tas de raisons que vous connaîtrez si vous aviez lu les épisodes précédents.









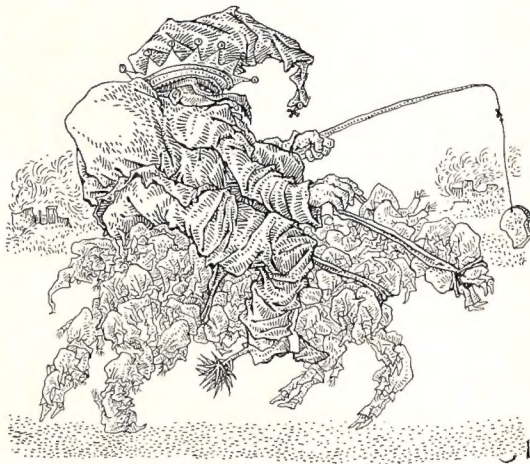
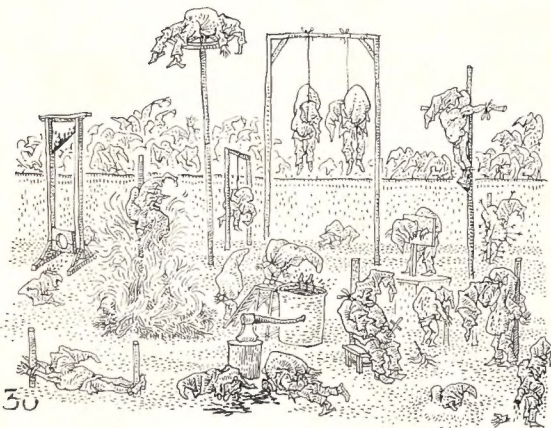
fin de l'épisode

CHITZ LES ESTHÉTES

Il n'y a aucun journaliste hollandais qui n'a pas encore écrit que Peter Vos est le plus grand dessinateur de la

„Klein Pulcinellenboek voor Anneke," 77 pages dessinées. Pulcinella était un figure de l'opéra italien ancien (gros nez, dos), Anneke est la femme de Peter Vos. Le bouquin est divisé en dix chapitres, „l'amour," „les questions dernières," „sociologie,"

des tombes, deux grenouilles, et encore des plantes. Le bouquin n'est pas en vente en France: Peter Vos (34, si je ne me trompe pas) est inconnu en France, il s'en fout et il a raison. La France est le même que La Hollande, seulement un peu plus grand, et le temps est parfois plus beau.



Hollande (même: „le Rembrandt de notre siècle"). C'est dommage est presque un injure que Peter sera embrassé à mort par des critiques hollandais qui applaudissent déjà tout ce qui est médiocre. Si on ne réussit pas de trouver encore des superlatives, on tombe dans l'anecdote, raconte sur Peter en famille, Peter et les oiseaux (son sujet favorite) etc. Tout ça est bien emmerdant. Il suffit donc de regarder deux pages (ici: page 30 et page 31) de son chef d'oeuvre:

„Biologie" etc. Les deux pages ici sont du chapitre „histoire". Il y a beaucoup à voir, et si la rédaction de Charlie regardera bien, elle découvrira même un penis minuscule, mais je n'espère pas que ça sera censuré ce fois. Une des trouvailles est par exemple le cheval à droit, composé de très petits hommes (pulcinelles), s'avancant pour avoir un pièce de pain. Il y a aussi des textes dans le bouquin, mais ils sont complètement illisibles: envahis par des plantes, des papiers, de l'eau,

EXTRA: le dos-page du „Pulcinellen boek"



le premier cosmonaute involontaire vous dit

6...5...4...3...2...1...0

NE COMPOSEZ JAMAIS CE NUMERO sur le cadran d'une cabine téléphonique publique

17 HEURES :

Je n'ai rien à faire jusqu'à 18 heures. Désœuvrement complet, boulevard Poniatowski, 12^e arrondissement. J'aperçois une cabine téléphonique publique vide. J'entre. Aussitôt, à l'extérieur, une file d'attente se forme. A sa tête, un homme gris et raide qui a tiré sa montre et commence à compter les secondes. Il a une main sur la poignée de la porte et, sur la langue, l'apostrophe qu'il me jettera dans trois minutes. Me voilà contraint de téléphoner. Je glisse un jeton, je décroche, et comme je n'ai rien à dire à qui que ce soit, je plante un doigt au hasard dans un trou du cadran: le 6. Après, tout naturellement, en décroissant: 5, 4, 3, 2, 1, 0. Zéro...

L'habitable vibre. Le fil du téléphone oscille. Mon sang se fige dans mes veines. Mon corps pèse soudain six fois plus que son poids normal. Je suis parti. Une minute plus tard, la cabine est sur son orbite à la vitesse de 28 000 kilomètres-heure.

En soixante secondes, j'ai vu sous mes yeux le plan du 12^e arrondissement s'élargir jusqu'au plan de Paris au trois-millième, puis ce fut la carte cycliste de l'Ile-de-France, enfin la carte physique de la France plus la Corse, laquelle n'est déjà plus qu'un point infime sur la mappemonde autour de laquelle j'amorce ma première révolution.

Première constatation: la Terre est bien ronde comme cela a été affirmé tant de fois.

Autour ce moi: ce que l'on

imagine lorsque l'on fait l'effort d'y penser de la Terre.

« Quel spectacle! Tout est magnifique! » s'exclament les astronautes. Il n'y a rien à ajouter à cela, sinon que cette coïncidence trop parfaite entre les idées reçues et la réalité est des plus suspectes. Moi, j'ai l'excuse d'être parti précipitamment et de n'avoir pas eu le temps de me délester de mon bagage de clichés scolaires. Mais je m'étonne que tant de cosmonautes se soient envolés pour voir quelle forme avait la Terre en emportant la certitude de sa rotondité. J'espère un jour revoir une terrasse de café pour y développer un peu tout cela.

Puisque j'ai la chance d'avoir le téléphone, je vais m'en servir, mais cette fois pour de bon. Dans une poche, je retrouve un

jeton. J'appelle le journal. Le rédacteur en chef m'écoute un moment, puis m'interrompt : « Expliquez votre truc à la secrétaire, je suis occupé ». Il pense certainement qu'une voix féminine m'aidera à mieux supporter mon épreuve. Très chic de sa part. La secrétaire fait : « Allo, allo ! Je vous entends très mal. Où êtes-vous ? » Je lui explique mon histoire en deux mots et je la charge de se renseigner rapidement sur les manœuvres à effectuer pour regagner la Terre quand on se trouve à bord d'une cabine téléphonique publique effectuant un vol spatial.

Elle me répond que je n'ai qu'à consulter le mode d'emploi fixé sur le devant de l'appareil.

Ce n'est pas bête, ça. Je lis :

- Mettez un jeton.
- Décrochez le récepteur.
- Attendez la tonalité...

Jusqu'au bout. Rien concernant le retour sur Terre. Je le dis à la secrétaire. Elle me répond que je n'ai qu'à demander les réclamations. Mais je n'ai plus de jeton. Alors, passez donc au bureau, ce sera plus simple, et puis j'ai du travail, et crac !

Elle a raccroché.

Brusquement, je me rends compte qu'il va m'être très difficile d'intéresser sérieusement quelqu'un à ma situation. Je raccroche, assez déprimé. Cling !

C'est mon jeton qui est redescendu. Ce sont des choses qui arrivent. L'espoir renaît. Il me reste une chance. Surtout, ne pas la gâcher !

Très vite, je fais défiler dans ma tête les visages de ceux que je connais et qui me connaissent et qui possèdent le téléphone. Et je cherche désespérément, parmi tous ces yeux, ces nez, ces bouches, ces mentons, ces plis de visage, ces ports de tête, le signe extérieur d'un esprit compréhensif, vif et raisonnable.

Il est très dur d'avoir à conclure à 264 kilomètres d'altitude qu'il n'est pas un visage d'ami, de parent ou de femme sur lequel on oserait risquer en toute confiance son dernier jeton.

J'ai beau supplier ma mémoire, pas un seul regard noble et flamboyant ne s'y présente : rien que des clins d'yeux complices et rigolards. Pas une mâchoire héroïque et crispée : rien que des bouches à blagues. Pas une narine frémissante, pas un sourcil intrépide : rien que des faces molles.

Où êtes-vous, Michel Strogoff ?

17 H 05 :

J'entends un coup sec frapper la vitre derrière moi. Ma transpiration, jusque-là abondante, se tarit. Ma sueur se glace. Je tourne avec peine la tête avant que mon cou ne soit complè-

tement solidifié. L'homme gris et raide est là, tenant la porte ouverte, les pieds sur le rebord de la cabine.

Cinglant, il me jette :

— Mon petit Monsieur, cela fait trois minutes que je suis pendu à cette poignée de porte, attendant patiemment que vous ayez fini de papoter avec vos petites amies. Je sais que la courtoisie n'étouffe pas les gens de votre âge, c'est pourquoi, sans autre forme, je vous prie de me céder la place. A notre époque, si on est bon, on vous prend pour une poire. Je sais ce que vous avez pensé, tout à l'heure, en me passant sous le nez d'un air goguenard. J'aime autant vous dire, mon petit bonhomme, que vous vous êtes trompé d'adresse. Pour m'exprimer comme la nouvelle vague : vous êtes tombé sur un bec !

— Mais, Monsieur...

— Pas de Monsieur ! Filez, vous m'entendez ?

Il tend le cou vers moi. « Vous m'entendez ? » Tout contre mon visage, il braque le sien. Sa mâchoire est crispée, sa narine frémissante. Son sourcil droit, haut levé, et le gauche, menaçant, soulignent un regard flamboyant : Michel Strogoff ! Je lui demande son numéro de téléphone et c'est alors que je reconnais mon erreur : son masque devient hideux. Il m'attrape par le col. Je n'ai jamais pu supporter cela. Nous nous battons.

Maintenant, nous survolons le Congo. Nous pouvons apercevoir le vert presque noir de la forêt, puis tout de suite à bâbord l'océan Indien. Pas d'incident notable en ce qui concerne le vol lui-même. Tout est O.K.

L'exiguïté de la cabine rend le combat assez confus. Une polka d'ours dans un aquarium. Enfin, la première timidité passée, nous nous efforçons de nous envoyer des coups de poing dans la figure. Je lui place calmement le mien sur l'œil puis, utilisant le peu de course dont je dispose, j'effectue avec mon bras un mouvement de piston.

Un instant démoralisé, il cherche une réplique. Il trouve. Un grand coup de griffe me laboure le visage. J'ai le tort de faire un pas en arrière en hurlant de douleur. La porte, dans mon dos, me refuse son appui et je bascule dans le vide.

17 H 08 :

C'est la descente. Je n'ai pas suffisamment étudié mon point de chute. Où vais-je atterrir ? J'aperçois bien la mappemonde, là-bas, toute petite, mais la lutte m'a un peu brouillé la vue. Je ne distingue rien de précis. Enfin, je suis rassuré : la France plus la Corse foncent vers moi.

Et voici les jolies couleurs de la carte cycliste de l'Ile-de-France, puis la toile d'araignée du plan du Métropolitain, enfin

l'austère ordonnance du plan détaillé du 12^e arrondissement.

17 H 10 :

Boulevard Poniatowski. A quelques pas de moi, quatre personnes en file indienne semblent attendre quelque chose. Devant la première de la file, un espace noir et carré fume sur le pavé.

Je les regarde aussi longtemps qu'il m'est possible par la vitre arrière du taxi qui m'emporte. Lorsque la voiture vire à l'extrémité du boulevard, elles n'ont pas bougé.

17 H 30 :

Le journal. Au rédacteur en chef qui me demande comment je vais, je réponds : « Bien ». A la secrétaire qui s'informe de ce que je désire, je réponds : « Rien ». Le téléphone sonne. Je décroche. La voix est lointaine. Lointaine et comme essoufflée :

— Ecoutez, écoutez-moi ! M'entendez-vous ? Pour l'amour de Dieu, ne raccrochez pas ! Je m'adresse à votre journal parce que, tout bien réfléchi, vous êtes les seuls à pouvoir prendre au sérieux une aventure aussi folle. Vous êtes « nouvelle vague », alors vous me croirez. Promettez-moi de me croire.

— Qui est à l'appareil ?

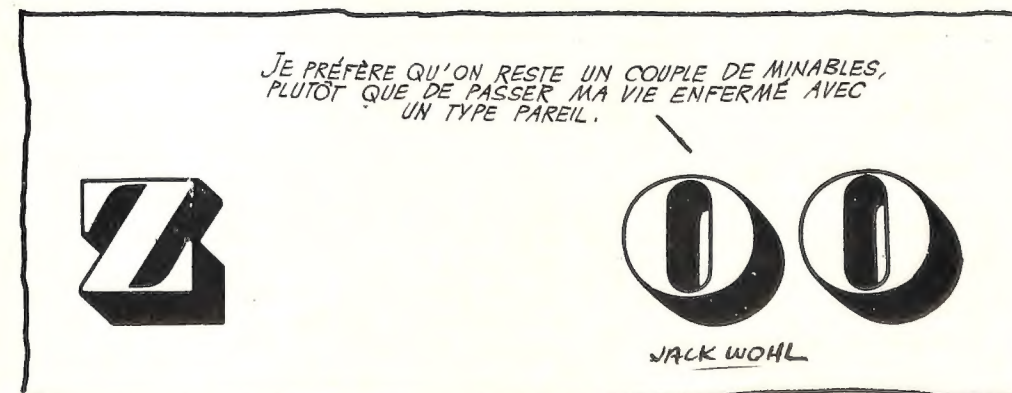
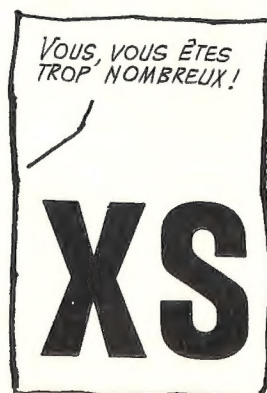
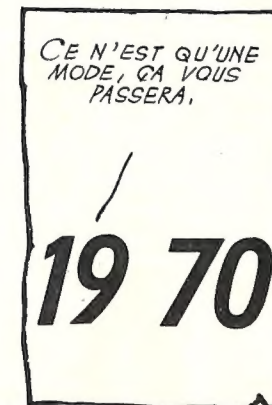
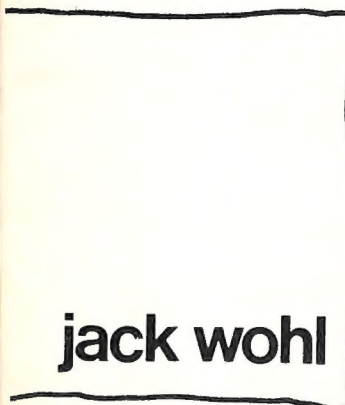
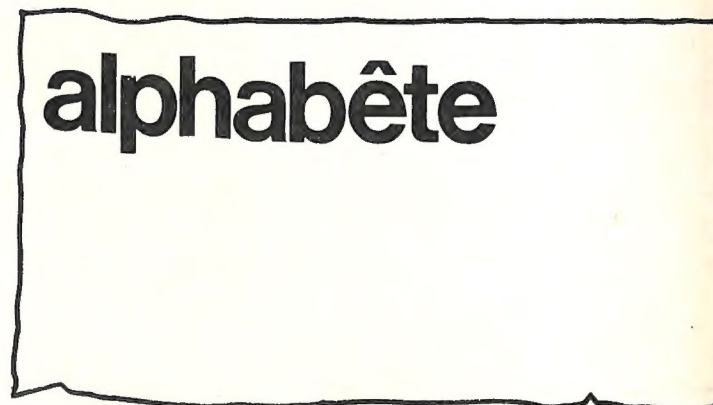
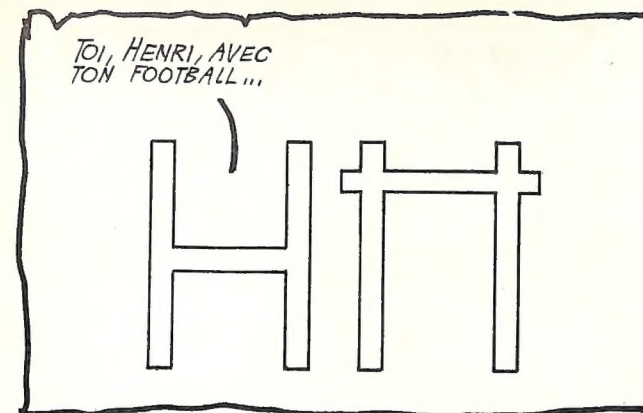
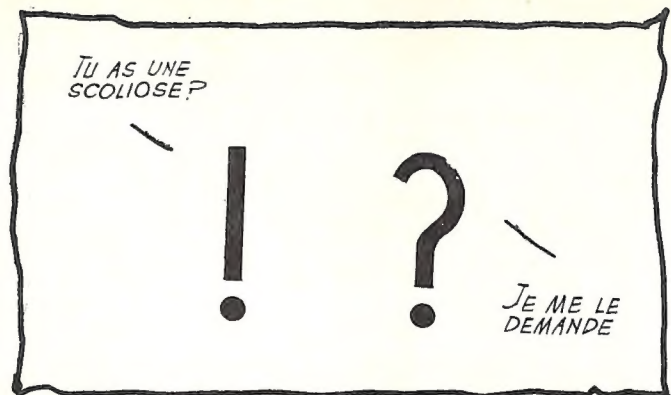
— Mon nom importe peu. D'ailleurs, je ne suis pas très sûr de bien m'en souvenir. La dernière personne que j'ai rencontrée m'a appelé Michel Strogoff. C'est une histoire fantastique, inouïe...

Justement, son histoire, je la connais. Alors, j'ai raccroché. Je travaille, moi.

Certains lecteurs s'étonneront peut-être de ce que je n'aie fait nulle place, en ce récit, aux manifestations des phénomènes physiques sur lesquels s'étendent, en général, les cosmonautes volontaires. Premièrement, je ne suis pas un cosmonaute volontaire. Ensuite, les effets de non-pesanteur, puisque c'est d'eux surtout qu'il s'agit, ne sont pas aussi spectaculaires qu'on se l'imagine. D'ailleurs, l'impression générale que je garde de cette aventure c'est l'absence totale de surprise et si, en définitive, je vous déconseille de former sur le cadran d'une cabine publique le numéro 6-5-4-3-2-1-0, c'est avant tout pour vous éviter une pénible déception, de la même manière que je vous engagerais à rester chez vous plutôt que d'aller voir un film insipide.

Quant à Michel Strogoff, je suppose qu'il tourne toujours. Comme il n'a plus de jetons, il ne peut pas raconter son histoire. Après tout, il n'avait qu'à être poli. C'est bien fait.

Gébé.



les grands moyens

LES GRANDS MOYENS

Dès potron-minet, l'amberluche par-pouillait près de son padichon. « Et padichon du sacre par-devant et padichon du sceptre par-derrière, et padichon du gratte-mouche un peu partout. Le padichon faisait l'imperméable. Mais flûte, l'amberluche ouvrit son harmonium et se mit aux grandes chatouilles. Fallait reluquer ça : à pleines digitales, cette espiègle enfonçait ses gloussantes. Qui ne connaît le reste? oh, miteux padichon, il n'entendait moutarde à ces mille entortilles. Bluté par son amberluche, c'est drôle à dire, mais Padichon s'avoua niquedouille. Par bonheur l'amberluche admit sa repentance. Et la monarchie, une fois encore, s'en tirait à bon compte.

LE BON BOURREAU

Il ne coupait pas une tête tous les jours, mais enfin, il en coupait. C'est un métier troublant, même pour ceux qui manquent d'imagination. Trop tard pour donner des conseils. Et le bon bourreau se fâchant surtout quand le supplicié semblait sympathique : quand on a une bonne tête, disait-il, on s'arrange pour la garder.

LE PHILOSOPHE DE JÉRICO

Regardait les hébreux tournant sous les remparts. Drôles de trombines, qu'il dit. Josué les conduisait en agitant son grand porte-voix. Drôles de tromblons, qu'il dit. Au septième jour, les hébreux embouchèrent leurs trompettes et les murailles s'écroulèrent. Drôles de trom-

bones, fit le philosophe de Jéricho. Si je ne me trompe, ajouta-t-il.

SISYPHE

A la fin, j'en ai marre, c'est toujours à recommencer, hurla Sisyphe. Un bon plumard et qu'on s'couche ! On a beau être Sisyphe, il y a des moments où ce rocher vous met en boule. Et là-dessus, Sisyphe, ayant soufflé une petite minute, se remit à pousser son caillou.

LA TAPISSERIE

Ulysse revenu, Pénélope acheva cette fameuse tapisserie. Composition assez ennuyeuse. Le roi d'Ithaque s'en fit des pantoufles. Et ce fut le début d'une certaine tiédeur entre Ulysse et Pénélope.

LE BON LOUP

Pour mériter enfin l'amitié des humains, ce vieux loup repentí délaissa les agneaux et se mit à brouter avec les bovidés. Dès qu'il fut gros et gras, les humains l'envoyèrent parmi veaux et génisses aux abattoirs communaux.

LA GROTTÉ

Tout ça, c'est des histoires à dormir debout. Et moi qui vous parle, j'ai vécu longtemps dans une grotte. Une affreuse araignée venait me sucer la cervelle toutes les nuits. J'en eus assez et je lui dis de partir. Elle est partie et maintenant, c'est un joli papillon qui me suce la cervelle toutes les nuits.

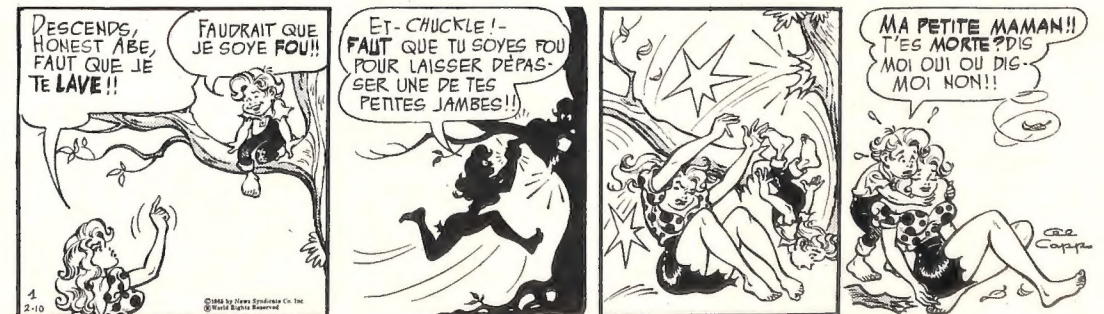
(Extrait des « Cerveaux brûlés ». © Flammarion 1969.)

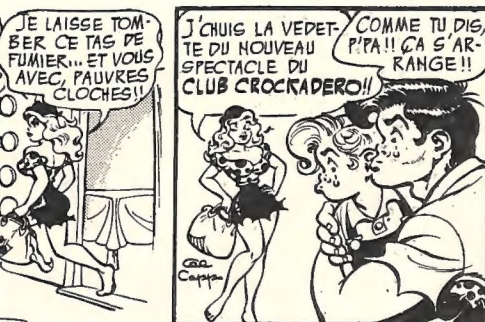
pour son bien

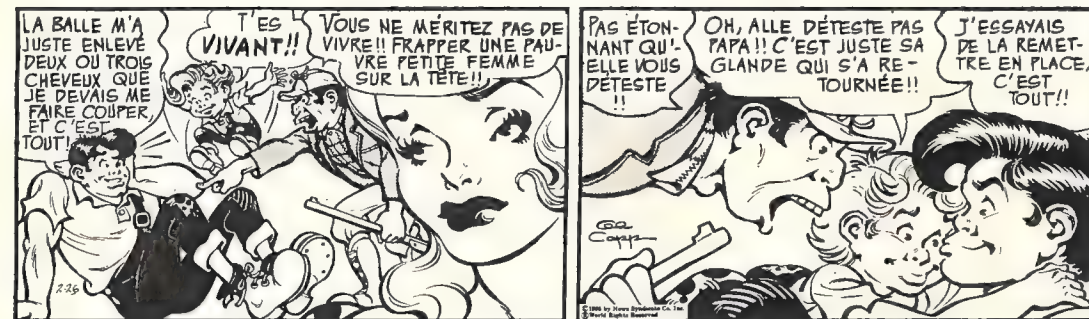
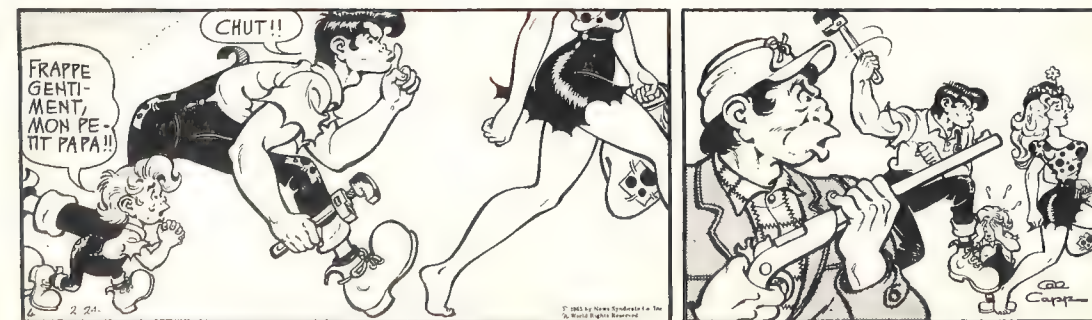
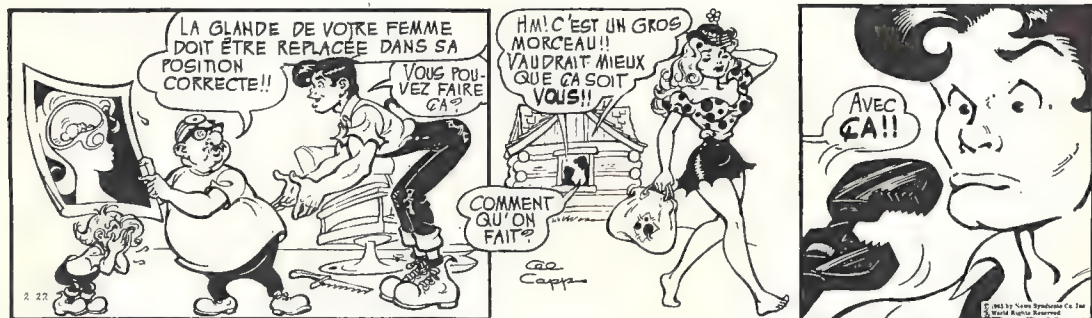


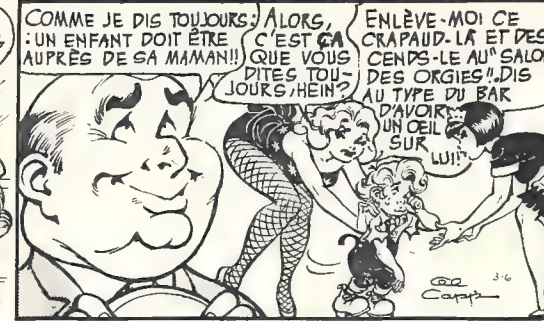
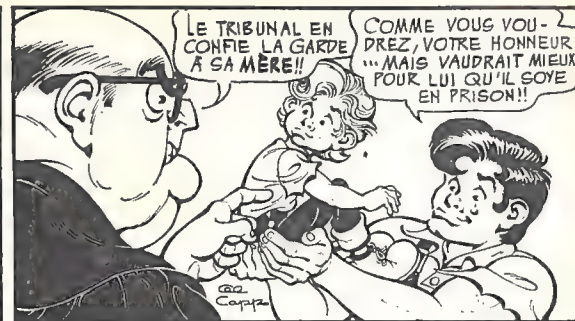
Al Capp

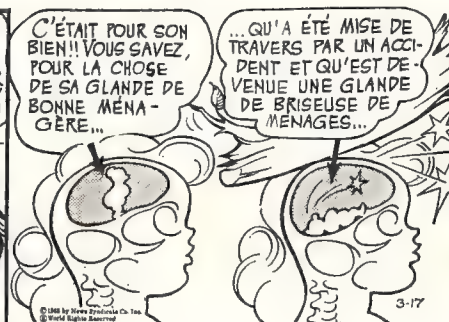
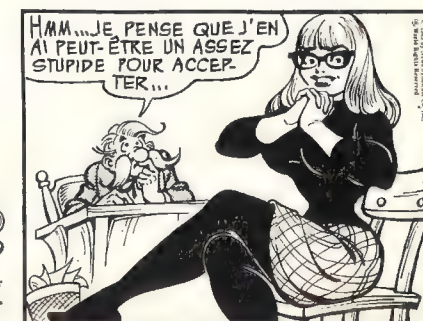
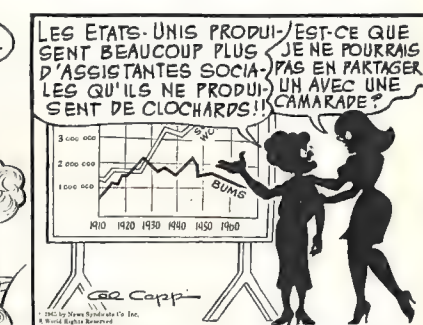
L'LABNER

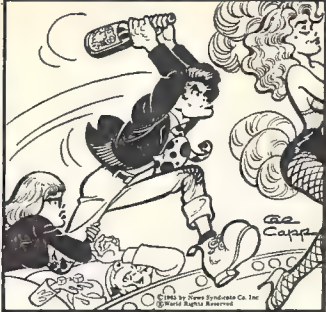


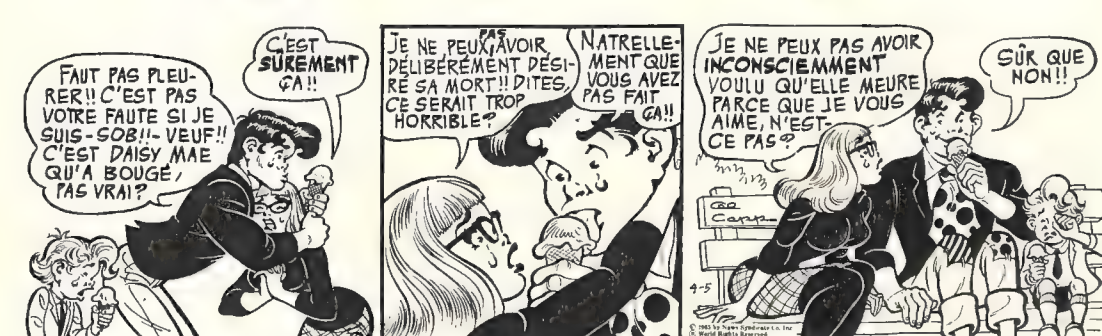
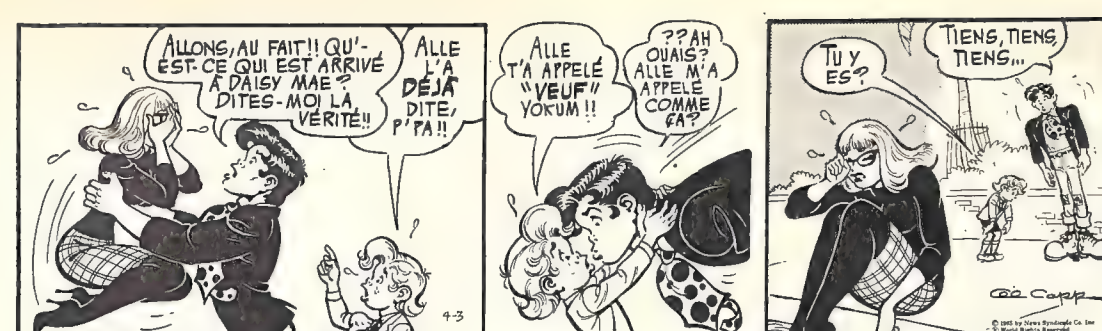
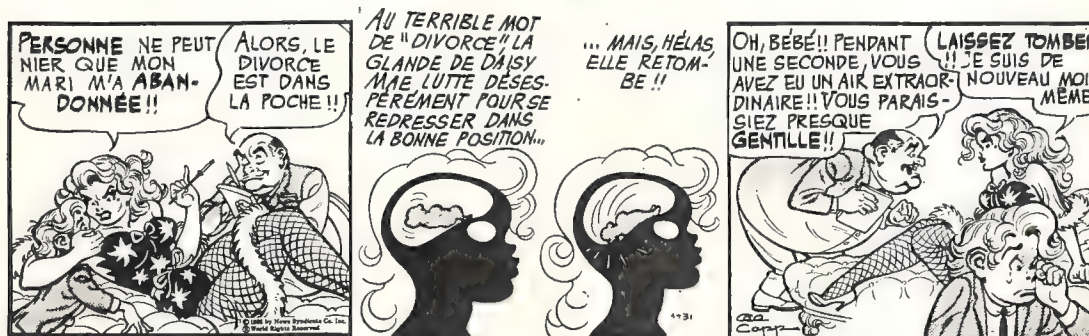
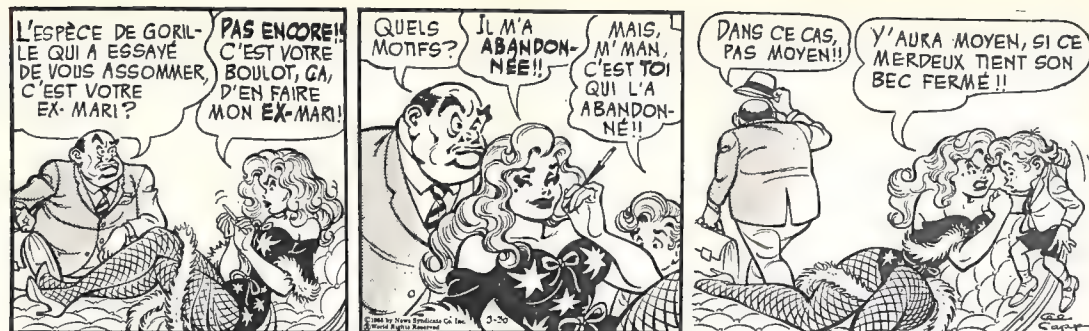


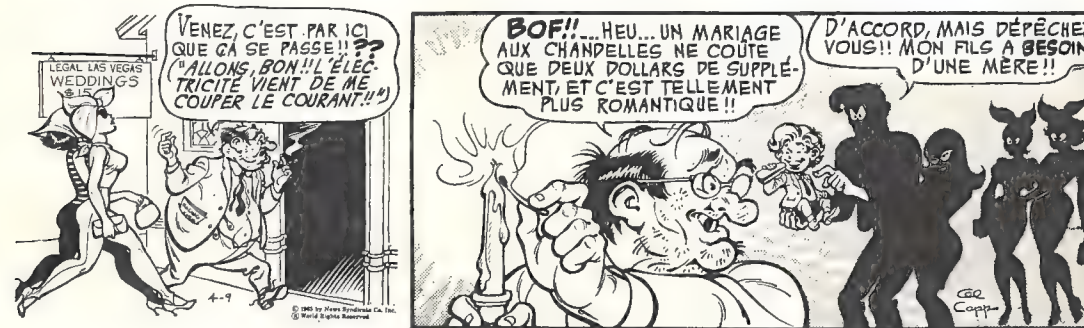
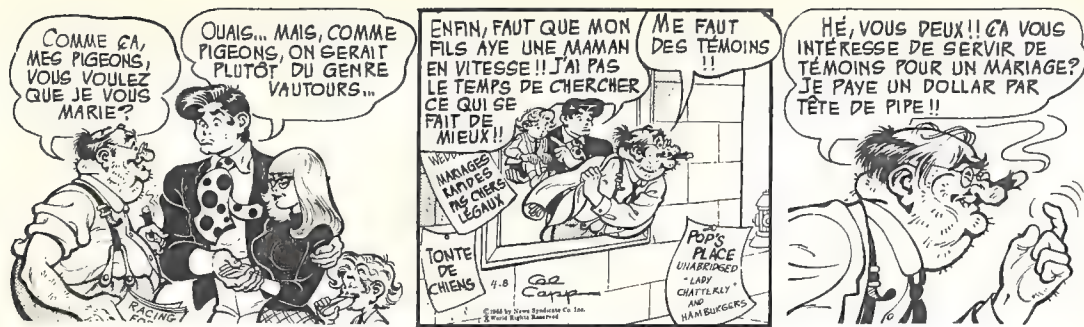












FIN
de l'épisode

La vengeance du dépendeur d'andouilles ou les orages de la passion

PREMIER ACTE

Amour et paratonnerres

(La scène représente une chambre de voyageur dans une auberge.)

LE PLACIER-EN-PARATONNERRES, *seul*. — Depuis deux jours que je suis descendu dans cette auberge, je n'ai pas perdu mon temps ; j'ai décidé, non sans peine, « l'aubergiste-arrière » à m'acheter un paratonnerre, et par mon bagout étincelant j'ai conquis le cœur de « la servante-bien-en-chair ». Mais on frappe. Entrez !

LA SERVANTE-BIEN-EN-CHAIR. — C'est notre maître qui m'envoie vous chercher. Il voudrait revoir vos échantillons de paratonnerres.

LE PLACIER-EN-PARATONNERRES. — Mais je le croyais décidé ?

LA SERVANTE-BIEN-EN-CHAIR. — Je vais vous dire : c'est « le dépendeur d'andouilles » qui a dit que les paratonnerres c'était de la blague.

LE PLACIER-EN-PARATONNERRES. — Le dépendeur d'andouilles ?

LA SERVANTE-BIEN-EN-CHAIR. — Oui. C'est le garçon d'auberge. A cause de sa haute taille il est engagé ici pour dépendre, au moment du repas des voyageurs, les andouilles suspendues au plafond. Il s'est aperçu que vous tourniez autour

de mes cotillons et il cherche à vous nuire dans votre commerce.

LE PLACIER-EN-PARATONNERRES. — C'est votre amoureux ?

LA SERVANTE-BIEN-EN-CHAIR. — Oh ! que nenni ! Il ne demanderait pas mieux bien sûr, mais il me fait peur avec sa longue carcasse de squelette ! (*Rougissant.*) Moi je n'aime que les beaux messieurs de la ville... comme vous.

LE PLACIER-EN-PARATONNERRES. — Ah ! capiteuse « servante-bien-en-chair », moi aussi je vous adore ! Quand pourrai-je vous prouver ma flamme ? Quand ? Cette nuit dans votre chambrette sous le toit, voulez-vous ?

LA SERVANTE-BIEN-EN-CHAIR. — C'est point de refus, mon bel enjoleu. Mais pas d'imprudences ! Méfions-nous du « dépendeur d'andouilles » !

LE PLACIER-EN-PARATONNERRES. — Chut ! on a marché dans le couloir... (*Il ouvre la porte.*) Personne !... J'avais pourtant bien cru... Descendons. (*Il prend sa serviette d'échantillons de paratonnerres et descend dans la salle d'auberge.*)

DEUXIÈME ACTE

La haine dans l'ombre

(La scène représente la salle d'auberge.)

LE PLACIER-EN-PARATONNERRES, à l'aubergiste-arrière. — Alors, vous hésitez encore à m'acheter le paratonnerre ?

L'AUBERGISTE-ARRIÉRÉ. — C'est point que j'hésite, mais j'ai de la doutance. Je me demande si ça peut bien protéger des coups de foudre ces machins que vous vendez ?

LE PLACIER-EN-PARATONNERRES. — Notre paratonnerre à tige ou paratonnerre *Le Franklin* garantit non seulement la maison sur laquelle il est placé, mais encore protège autour de lui tous les corps dans un rayon double de sa tige.

LE DÉPENDEUR-D'ANDOUILLES, *assis dans l'ombre, et d'une voix rageuse entre ses dents*. — Il l'entortille avec ses belles phrases !

LE PLACIER-EN-PARATONNERRES. — Voici, d'ailleurs, le livre d'or de la maison renfermant plusieurs milliers d'attestations de clients enthousiasmés par nos paratonnerres. Permettez-moi de vous en lire quelques-unes, au hasard. (*Lisant :*) Attestation 22.718.

« Depuis plus de trente ans qu'elle est bâtie, ma villa n'avait jamais été frappée par la foudre. Je me suis décidé dernièrement à faire poser sur le toit un paratonnerre *Le Franklin*. Depuis ce jour, à chaque orage, la foudre tombe régulièrement sur la maison sans occasionner le moindre dégât. — Recevez l'expression de toute ma reconnaissance. »

« Signé : Un Rentier satisfait. »

L'AUBERGISTE-ARRIÉRÉ, *ébranlé*. — Ben ça a peut-être du bon tout de même...

LE DÉPENDEUR-D'ANDOUILLES, *dans l'ombre et à part*. — Il va l'empaumer, c'est sûr !

LE PLACIER-EN-PARATONNERRES. — Et celle-ci. Ecoutez. (*Lisant :*) Attestation 77.608.

« Depuis que j'ai fait poser des paratonnerres *Le Franklin* au faite de tous les peupliers de ma propriété, aucun de mes arbres n'est plus abattu par la foudre. »

« Signé : Un Cultivateur ami du progrès. »

L'AUBERGISTE-ARRIÉRÉ. — Je crois ben que je vais me décider tout de même...

LE PLACIER-EN-PARATONNERRES. — Et ce n'est pas tout ! Ecoutez encore celle-ci. (*Lisant :*) Attestation 985.739.

« Ma vieille tante à héritage, qui avait une peur atroce de l'orage, a exigé par testament la pose

d'un paratonnerre *Le Franklin* sur son caveau de famille. »

« Signé : Un héritier scrupuleux. »

L'AUBERGISTE-ARRIÉRÉ. — Ça y est ! Je suis décidé. Mais c'est un peu cher... Vous n'avez pas meilleur marché, je ne dis pas en métal, mais en bois, par exemple ?

LE PLACIER-EN-PARATONNERRES. — Non, la maison ne fabrique pas cet article.

L'AUBERGISTE-ARRIÉRÉ. — Alors, va pour le paratonnerre en fer. Vous pouvez le poser cet après-midi ?

LE DÉPENDEUR-D'ANDOUILLES, *ricanant à haute voix*. — Tout ça, c'est des « attrape-nigauds ». Voilà mon opinion !

LE PLACIER-EN-PARATONNERRES. — On ne vous demande pas votre avis ! (*A l'aubergiste.*) Je suis surpris que vous vous laissiez parler ainsi par votre « dépendeur d'andouilles » !

L'AUBERGISTE-ARRIÉRÉ. — Que voulez-vous, je lui dois de la reconnaissance. Il m'a sauvé la vie il y a quelques années. A la suite de chagrins intimes, la perte d'une vache morte de la coqueluche, je m'étais pendu à la grosse poutre du grenier, et j'allais périr, c'est certain, lorsque ce brave garçon est arrivé et m'a dépendu. Je sais ben que c'est point très flatteur d'être dépendu par un gars de sa profession, mais enfin, ce sont des choses qu'on doit point oublier. (*Au dépendeur d'andouilles.*) A propos, n'oublie pas cet après-midi d'aller quérir avec le char à bœufs le fût de vin à la consigne de la gare. (*Au placier-en-paratonnerres.*) Il faut vous dire que je fais le commerce du vin dans le pays, car ici c'est point une région de vignobles. Allons, c'est entendu pour le paratonnerre. Mais il vaudrait peut-être mieux ne pas le placer aujourd'hui.

LE PLACIER-EN-PARATONNERRES. — Pourquoi donc ?

L'AUBERGISTE-ARRIÉRÉ. — Dame ! Le temps se couvre, je crois ben qu'il fera de l'orage cette nuit. Alors, si ça doit l'user, vaudrait mieux attendre que la saison des orages soit passée.

LE PLACIER-EN-PARATONNERRES. — Justement s'il fait de l'orage cette nuit, je serais heureux de vous prouver l'utilité de nos paratonnerres. Je vais le poser sans retard.

LE DÉPENDEUR-D'ANDOUILLES, *à part, d'une voix sinistre*. — Pose ton paratonnerre, placier maudit, il ne te protégera pas de ma haine ! « La servante-bien-en-chair » ne sera pas à toi ! Non ! Foi de « dépendeur d'andouilles ! ! »

DES PETITES BÊTISES POUR RIGOLER

TROISIÈME ACTE

Ce que Franklin n'avait pas prévu...

(La scène représente la chambre de la servante sous le toit.)

LA SERVANTE-BIEN-EN-CHAIR. — Quelle chance ! Le dépendeur-d'andouilles est parti à la gare avec le char à bœufs pour chercher la pièce de vin. Il ne rentrera que tard dans la nuit. Le patron vient de se coucher. Je vais pouvoir sans crainte recevoir dans ma chambrette le beau placier en paratonnerres qui a pris mon cœur ! Mais le voici.

LE PLACIER-EN-PARATONNERRES. — Oui, c'est moi, adorable « Servante-bien-en-chair » ! Ce temps orageux est propice aux folles étreintes, et les éclairs fulgurants qui, par intermittences, illuminent ta soute d'une lueur romantique, semblent nous convier à quelque griserie diabolique du cœur et des sens !

LA SERVANTE-BIEN-EN-CHAIR. — Comme vous parlez bien ! On dirait de l'imprimé... Je vous aime ! Ah ! ce que j'ai pu trembler cet après-midi lorsque vous posiez le paratonnerre sur le toit ! Et ce maudit « dépendeur-d'andouilles » qui ricanait sournoisement en vous regardant ! On aurait dit qu'il ruminait quelque sombre projet dans sa vilaine tête d'épingle ! Ah ! s'il vous savait ici, il ferait un malheur, pour sûr ! Avez-vous remarqué au déjeuner comme sa main tremblait de colère en dépendant votre andouille ?

LE PLACIER-EN-PARATONNERRES. — Bah ! ne parlons plus de lui, et profitons de ces trop brèves minutes ! Regarde à travers ta fenêtre-tabatière, on aperçoit le ciel étoilé ! L'orage s'est éloigné ! Tout nous invite à l'amour !

LA SERVANTE-BIEN-EN-CHAIR, tressaillant. — Oh ! mon Dieu ! Ecoutez... ce cri !...

LE PLACIER-EN-PARATONNERRES. — Quelque chouette, sans doute...

LA SERVANTE-BIEN-EN-CHAIR, se signant. — On dit que ça porte malheur !

LE PLACIER-EN-PARATONNERRES. — Tarare ! babilvernes que tout cela ! Sois à moi !

LA SERVANTE-BIEN-EN-CHAIR. — Oh ! ce bruit... Avez-vous entendu ?

LE PLACIER-EN-PARATONNERRES. — Baste ! le roulement lointain du tonnerre...

LA SERVANTE-BIEN-EN-CHAIR. — Non... non... c'est le roulement sourd d'un char... d'un char à bœufs qui passe là-haut sur la route qui surplombe l'auberge !...

LE PLACIER-EN-PARATONNERRES. — Qu'importe le char à bœufs !... Viens !... Viens !...

LA SERVANTE-BIEN-EN-CHAIR. — Non... non ! Mon cœur est serré... je le sens... un grand danger nous menace dans l'ombre ! (Elle ouvre la fenêtre-tabatière et regarde.) Oh ! mon pressentiment ne m'avait pas trompée ! Regardez ! là-haut, sur la route qui surplombe la maison, cette grande ombre noire immobile... c'est le char... le char du « dépendeur-d'andouilles » !...

LE PLACIER-EN-PARATONNERRES. — Il a dû s'arrêter pour laisser souffler ses bœufs, sans doute...

LA SERVANTE-BIEN-EN-CHAIR. — Non... non... j'ai aperçu son horrible tête qui se penchait sur le talus de la route au-dessus de nous ! Il nous guette, je le sens... Ciel ! que fait-il ! Nous sommes perdus !... Il pousse de toutes ses forces l'énorme barrique qui se trouve sur son char... elle bascule... elle va tomber sur la maison, défoncer le toit et nous écraser !...

LE PLACIER-EN-PARATONNERRES. — Horreur ! le fût monstrueux bondit dans le vide ! Nous sommes pulvérisés !

LA SERVANTE-BIEN-EN-CHAIR. — Non ! Non ! miracle ! miracle ! Dans sa chute, la gigantesque barrique s'est brusquement détournée de son chemin et vient de se ficher sur le paratonnerre ! Regardez !

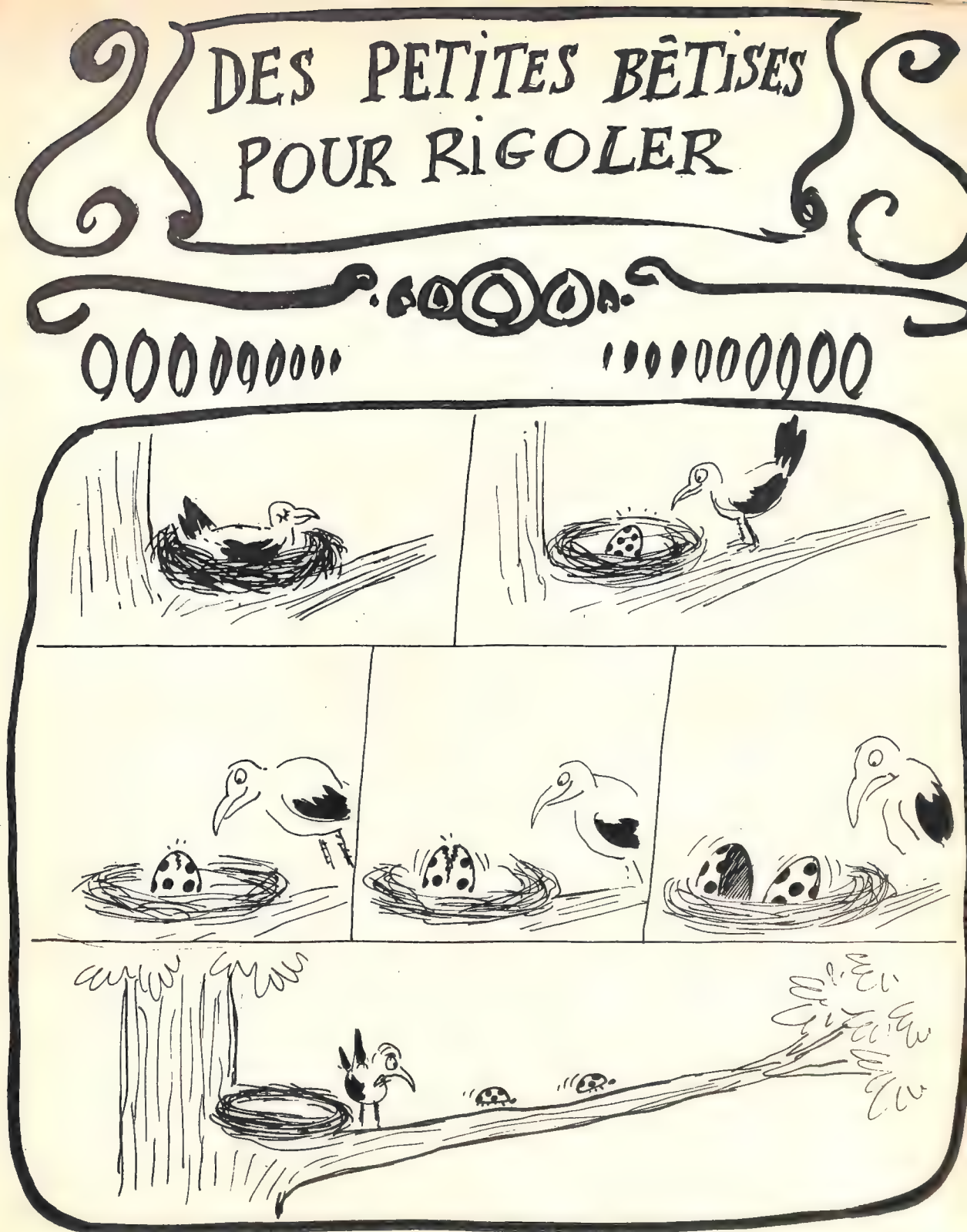
LE PLACIER-EN-PARATONNERRES, regardant. — Ah ! je comprends tout ! Mais ce n'est pas un miracle ! C'est tout naturel, au contraire ! Malgré les intentions homicides du « dépendeur-d'andouilles », ce tonneau-géant était forcé de tomber sur le paratonnerre !

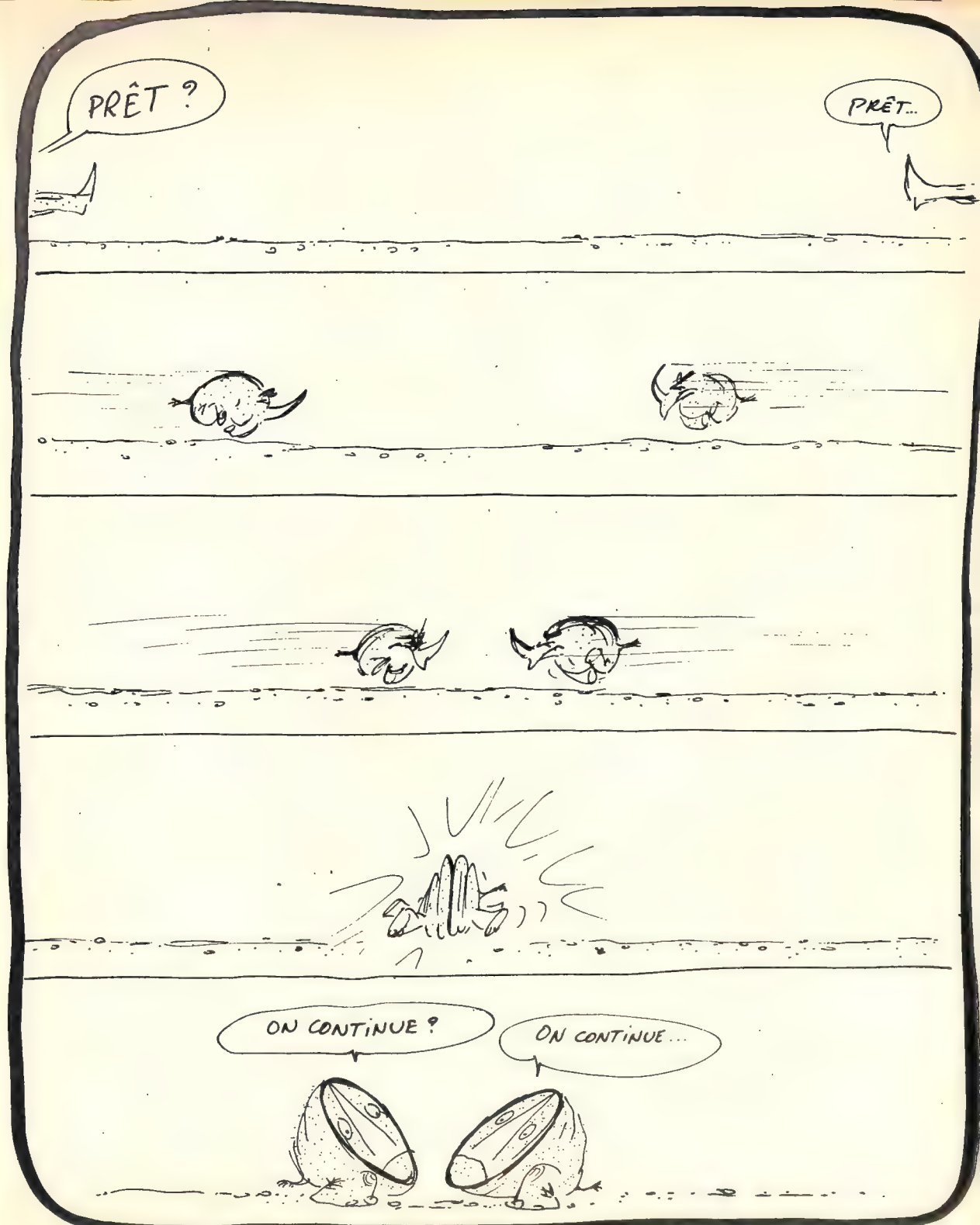
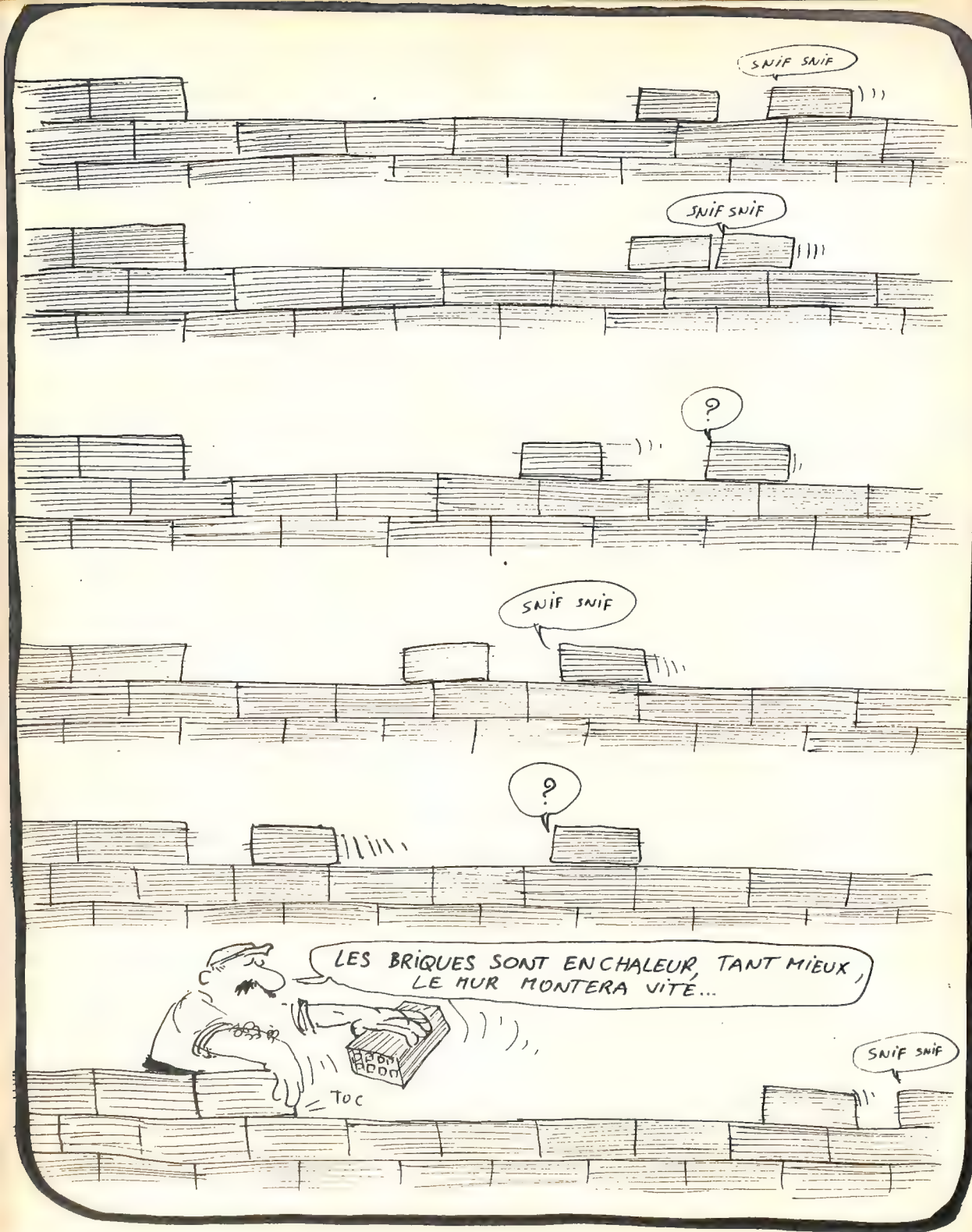
LA SERVANTE-BIEN-EN-CHAIR. — Forcé ?

LE PLACIER-EN-PARATONNERRES. — Oui ! C'est un foudre ! ! !

RIDEAU

(Extrait de Vendetta ! ou une aventure corsée. Editions Baudinière.)







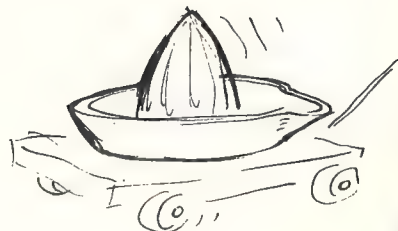
HOP!



J'AI GAGNÉ

J'AI GAGNÉ!

BON, C'EST TRÈS BIEN,
MAIS NOUS ALLONS PASSER
TOUT DE SUITE À LA PRISE
DE SANG POUR LE CONTRÔLE
ANTI DOPING ...



ENFIN, TOUT ÇA, C'EST DES PETITES BÊTISES PAS SÉRIEUSES.
ÇA NE NOUS DONNE PAS LA RÉPONSE À UN PROBLÈME QUI
PRÉOCCUPE DES GÉNÉRATIONS DE SAVANTS :
L'ÉNIGME DES DIPLODOCUS.



BOUM

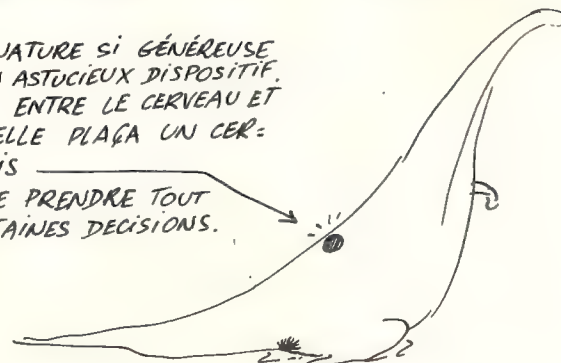
C'EST DIRE LE MARTYR QUE
DEVAIENT ENDURER CES PAUVRES
BÊTES DANS UN SIÈCLE BARBARE.



OUAILLÉ



ALORS, LA NATURE SI GÉNÉREUSE
IMAGINA UN ASTUCIEUX DISPOSITIF.
À MI-CHEMIN ENTRE LE CERVEAU ET
LA QUEUE, ELLE PLACA UN CER-
VEAU RELAIS
CAPABLE DE PRENDRE TOUT
SEUL CERTAINES DÉCISIONS.

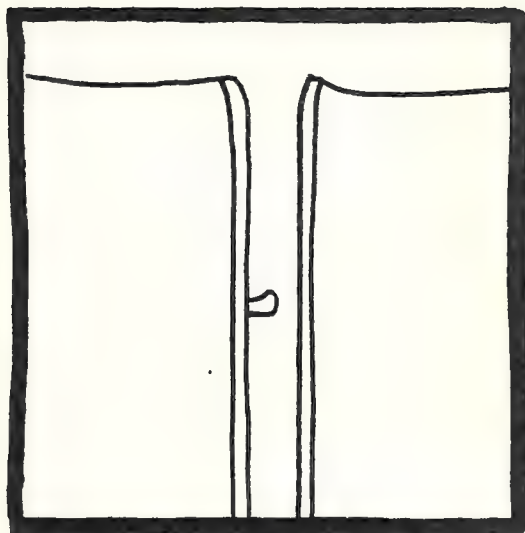


LA GRANDE
QUESTION EST
CELLE-CI :
QUAND LES
DIPLODOCUS
AVAIENT UN
RHUME DE
CERVEAU-RELAIS :
PAR OÙ SE
MOUCHAIENT-ILS ?

KEISER

DROODLES

(prononcer droudeulse)



VIEILLE FERMETURE-ECLAIR N'AYANT PLUS QU'UNE DENT

◀ Ce doodle (prononcer droudeul) nous prouve que les fermetures-éclair, comme les autres hommes, ont leurs problèmes. Si vous êtes une fermeture-éclair, prenez soin de vos dents pendant que vous êtes jeune, sinon vous voyez ce qui vous attend. Graissez-les trois fois par jour et consultez votre tailleur deux fois par an. Si vos dents ne sont pas tout à fait éclatantes, vous avez besoin d'ECLAIRDENT. Courez vite acheter un tube d'ECLAIRDENT. ECLAIRDENT combat le mal qui s'attaque à vos dents d'une façon nouvelle et différente, car il contient du SO4H2, c'est-à-dire de l'acide sulfurique, et il attaque le mal à sa racine. Savez-vous qu'une fermeture-éclair qui néglige ses dents a une chance sur deux de se retrouver sur un blouson de chauffeur de taxi ? Avec ECLAIRDENT, c'est sur une robe du soir sans bretelles que vous avez toutes les chances de gagner votre vie. Et, qui sait ? peut-être même deviendrez-vous le Jean-Claude Killy de la fermeture à glissière !



HOMME ENTRANT DANS UNE PIECE DONT SA FEMME VIENT DE CIRER LE PARQUET

◀ Le modèle qui a posé pour ce doodle est un casse-cou, cascadeur professionnel à Hollywood et connu sous le nom de Zack Roscoe. Zack, au cours de sa carrière, a eu quatre-vingt cinq fractures, soixante-deux commotions cérébrales et un mauvais cas de rage (qu'il a attrapé dans un combat à mort, avant la guerre, avec le célèbre chien Rin-Tin-Tin). On a tellement greffé de plaques métalliques sur le crâne de Zack, qu'au lieu de pellicules dans les cheveux, il a de la rouille. Dans un film, il plongeait de quinze mètres dans un tas de cailloux. Le film d'après, il était piétiné par une horde de buffles sauvages. Dans un autre, il était éjecté d'une voiture de course et un rouleau compresseur lui passait dessus (c'était un film en cinémascope). Je lui ai demandé pourquoi il continuait à exercer un métier aussi difficile mais il m'a répondu : « J'ai le spectacle dans le sang ». « Et inversement », fis-je, finement.

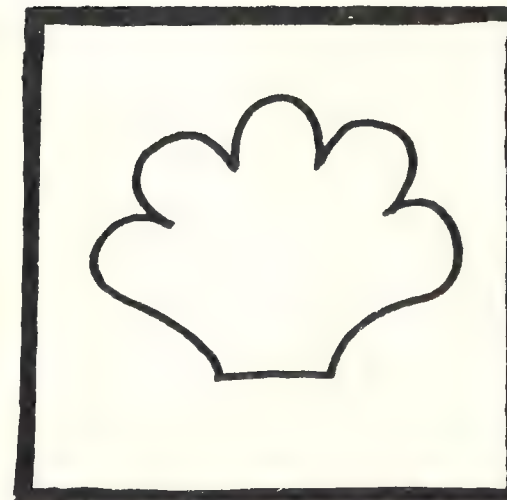
ROGER PRICE



POITRINE DE PIRATE

◀ Ceci est une illustration pour une histoire d'aventures pleines de mouvement et de gaieté, que je suis en train d'écrire, et dont le héros se nomme Captain Trempette. Captain Trempette n'est pas un pirate ordinaire. Il a une jambe en bois de pin pleine de nœuds et au lieu d'un crochet au bout de son bras, il a un harpon, ce qui constitue un sacré progrès car ces vieux navires de pirates n'étaient pas spécialement réputés pour leur stabilité.

Le chapitre où il y a le plus de suspense nous montre Captain Trempette dans un duel au harpon contre un amiral anglais. A la fin, celui-ci prend le harpon entre les dents. Son râtelier se décroche alors et il a la tête arrachée. C'est assez macabre mais en ce moment c'est ça qui plaît.



GANT POUR UN HOMME QUI N'A QUE DES POUCE

◀ Ce gant a appartenu à un nommé Herschel McWhhey qui est retourné dans son pays, du côté de Dallas, Texas, et qui avait dix pouces. Avoir dix pouces pose des problèmes. Pour n'en citer qu'un, à chaque fois que Herschel sortait ses mains de ses poches, on croyait qu'il faisait de l'auto-stop. Comme il était trop timide pour refuser une offre, il a perdu beaucoup de temps à essayer de rentrer chez lui depuis Detroit, ou Cincinnati. Une fois, même, il s'est retrouvé en Alaska. Herschel, donc, dans l'ensemble, n'a pas eu une vie facile. Il se faisait un peu d'argent en donnant à l'occasion des coups de pouce aux gens.

(traduit de l'américain par Delfeil de Ton)

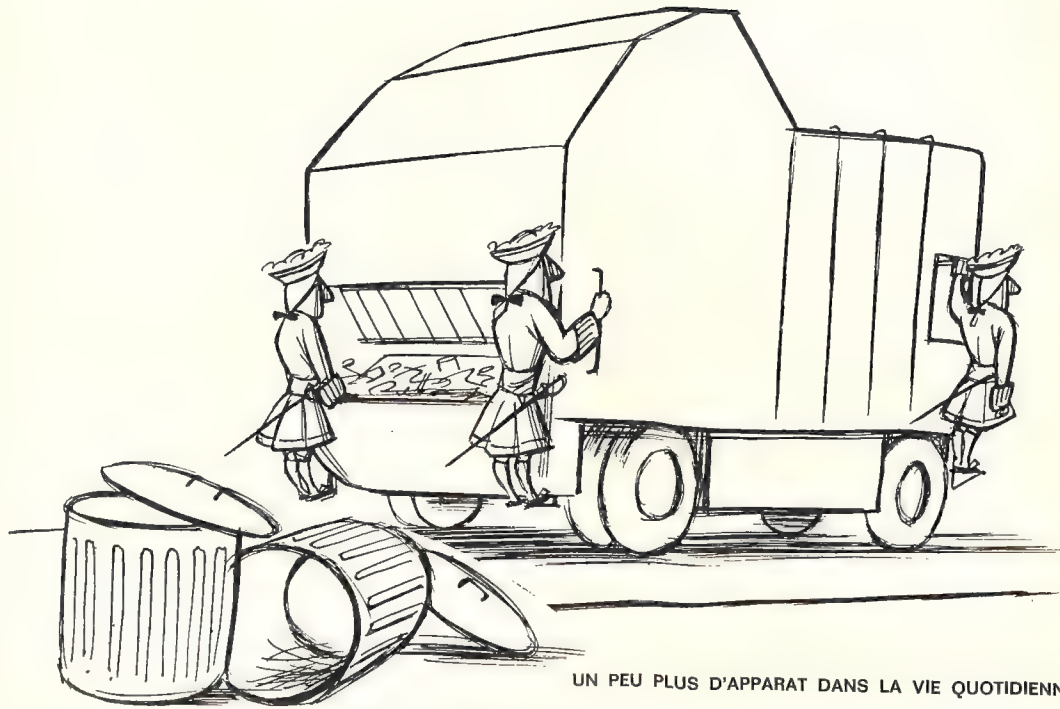
vient de paraître

Chaval n'était pas seulement un grand écrivain,

c'était aussi un dessinateur. Cocteau lui avait écrit qu'il était « singulier, comme d'autres sont pluriels ». Cocteau prouvait là que les oiseaux ne sont pas tout seuls à être des cons.

« L'homme », recueil de dessins de Chaval, vient de paraître aux éditions Albin Michel. Il est un peu dommage qu'on y ait mis de nombreux dessins déjà publiés dans « Vive Gutenberg » et

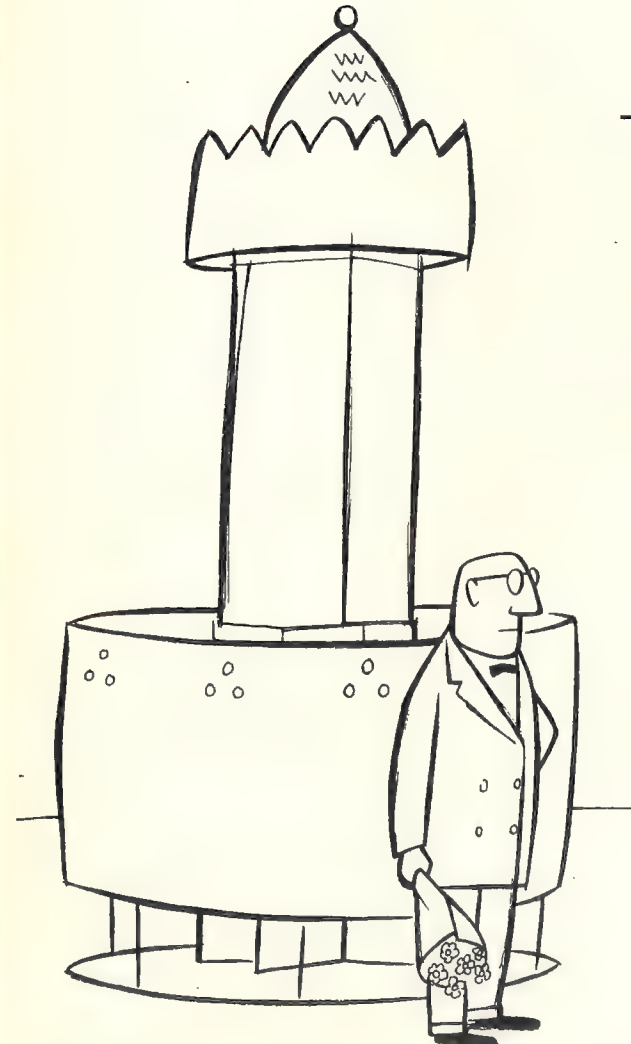
« Petit bilan ». Surtout qu'il en existe d'excellents, dispersés dans des journaux, qu'on s'attendait à voir réunis à cette occasion. Mais enfin, tel quel, c'est un bon livre.



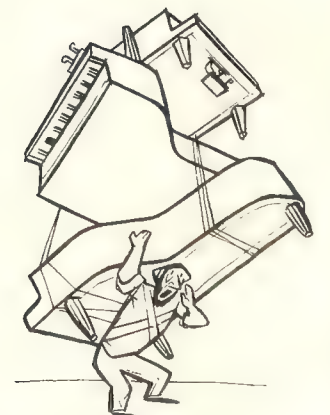
UN PEU PLUS D'APPARAT DANS LA VIE QUOTIDIENNE

chaval

SAINT-ETIENNE DE BAIGORY
RECEVANT LES STIGMATES



CRETIN EMU PAR UN HYMNE NATIONAL



« MARCHAND DE PIANO OOSI »

(« L'homme », de Chaval, un album relié de 152 pages, comprenant environ 300 dessins, dans la collection « La main à griffe », aux éditions Albin Michel. Prix : 25 francs.)

**L'ÉCOLE D'ENSEIGNEMENT
ACCÉLÉRÉ ET PAR CORRESPONDANCE
DU DESSIN HUMORISTIQUE**

vous offre
gracieusement
un aperçu de ses cours

LE MATERIEL
10 Tomes + Divers

LA CULTURE a/ en avoir b/ de la bonne
Exemple : savoir reconnaître ...

... un vrai cheval

... d'un faux

LE GRAPHISME : S'obé

NON!

ENCLUME (lat. incus, encudis)
LAROUSSE ÉLÉMENTAIRE page 279

OUI

LE TRAIT : dépouillé

OUI

NE PAS ÊTRE "DRÔLE"

**ADMETTRE
DE
TEMPS
EN
TEMPS**

LE RIRE

MAIS

"ENTRE SOI"

histoire sans paroles

PAS DE LEGENDE !...

... OU TRES COURTE

**MAIS PREFEREZ
QUAND MÊME
LE "SANS PAROLES"**

USEZ DES PANCARTES

N'EN ABUSEZ PAS

**L'HUMOUR
EST UNE SCIENCE EXACTE**

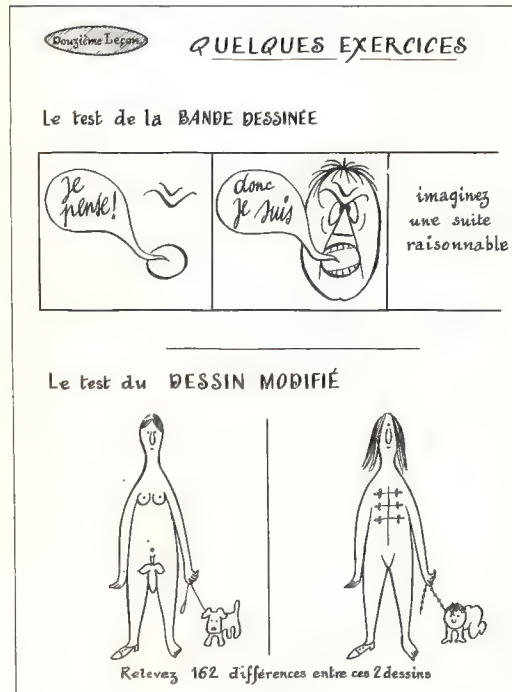
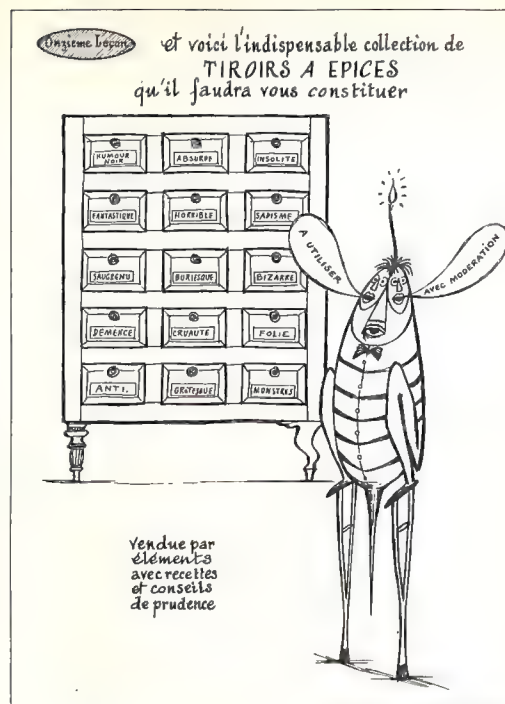
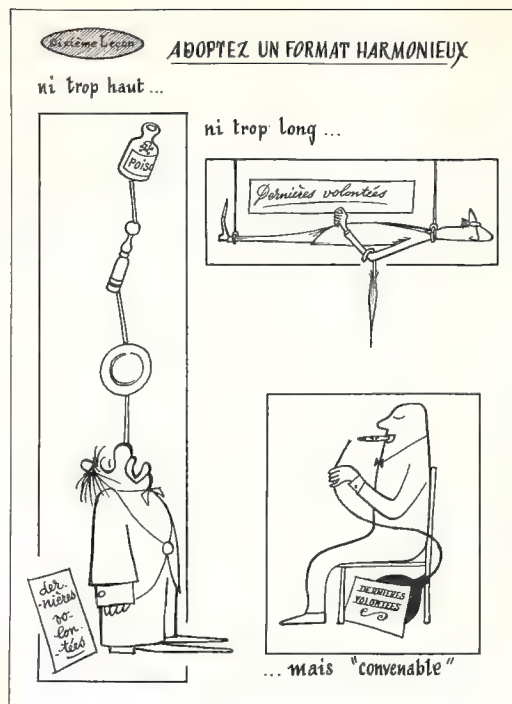
**Si
UN
cul de jatte
amuse...**

**...TROIS
culs de jatte
feront rire**

DE QUELQUES THEMES

L'HOMME VAISSELLE : n'amuse plus

Mais le PENDU plaît



MAMAN, OÙ SE CACHENT LES TAXIS POUR MOURIR ?

Le renforcement de la porte cochère ne me laisse rien perdre des sauvages paquets de pluie que les rafales me jettent au visage. Ma casquette détrempée me suce le crâne. Le superflu de ses eaux se déverse en cascade dans mon col de chemise et bondit, de vertèbre en vertèbre jusqu'aux obscures profondeurs où mes chairs stoïques macèrent dans un lac glacé.

Au bord du trottoir, la jeune fille n'est plus qu'un imperméable vide dont le contenu, depuis longtemps dilué, s'en serait allé, de caniveau en égout, mêler ses atomes dissociés aux rinçures des évier de la ville. La lumière du réverbère coule comme d'une éponge, fait flocculer sur l'asphalte et glougloute vers l'orifice béant. Dans la dégoulinure universelle, seul se tient encore ferme le panneau de tôle « Taxis. Tête de station ». Encore commence-t-il à prendre du mou dans les angles tandis que ses horizontales s'alanguissent en étirements visqueux, préludes à la liquéfaction imminente.

Une haute gerbe d'eau sale fleurit au coin de la rue, se propage, somptueuse, le long du trottoir.

La jeune fille lève le bras, sans y croire, mais après tout elle est là pour ça, et elle me craint beaucoup. La gerbe la transforme en statue de boue. L'auto s'arrête. C'en est un. Un taxi. Je tends l'oreille. Je n'entends pas ce que la jeune fille dit au taxi. Cela n'a d'ailleurs aucune importance. J'entends par contre fort bien le taxi cracher du coin de la bouche, en embrayant : « ... Levallois ».

Enfin !

Je bondis dans ma voiture, j'embraye en douceur et je m'attache à ne pas perdre de vue les feux rouges du taxi. Il fait bon, il fait sec, dans la voiture. Nous attendions depuis quatre heures et trente minutes, mon appât et moi. Au fait, il faudra que je pense à la reprendre sur son coin de trottoir, en revenant. Si j'en reviens...

Cette fois, ça y est !

Le taxi fonce dans les rues vides. Je puis me rendre compte qu'il brouille délibérément son itinéraire :

il enfle brusquement, sans avoir cligné, quelque ruelle indécidable, repasse plusieurs fois par les mêmes carrefours, enfin se conduit comme quelqu'un qui se sait suivi et ne tient pas à l'être. J'ai prévu cela. J'allume, non sans peine car je ne peux utiliser qu'une main, un bout de bougie que je glisse, par le trou que j'ai percé dans le toit, à l'intérieur du faux machin que j'ai bricolé avec un pot de yaourt en plastique et sur lequel j'ai écrit « TAXI » en rouge. A s'y méprendre. Au flanc gauche de la voiture, un compteur bien imité : en réalité, mon fidèle appareil photographique. Ma casquette sèche lentement et fait le gros dos dans la bonne chaleur. Je vérifie son inclinaison d'un coup d'œil dans le rétro. Cette casquette-là, elle en a vu ! Toutes les têtes prestigieuses des grands reporters de la rue Monthonlon l'ont portée. Tour à tour casquette de commandant américain, de gardien de prison, d'employé du gaz, elle fut notre alibi et notre sauvegarde lors de maintes missions fertiles en périls, la clé de maintes pages stupéfiantes.

Encouragé par son allure décidément optimiste, je me rapproche carrément de mon gibier et je lui adresse un petit salut de phares amical. Il est tout à fait rassuré, maintenant. Sans plus réinter, il prend une direction bien déterminée. Cette fois, ça y est ! Mon cœur se met à cogner. Dans quelques instants, je serai le premier homme au monde à avoir pénétré dans Levallois. Le mystérieux et terrible Levallois.

L'obsédante question

Qui ne s'est demandé, au moins une fois : « Où se cachent donc les vieux taxis pour mourir ? » Moi, cette angoissante question me hante depuis toujours. Enfant, je secouais mes boucles blondes et je demandais à petite mère, tandis que nous attendions au bord du trottoir l'opportunité de nous risquer sur la chaussée périlleuse :

— Dites-moi, petite mère, les taxis, où se cachent-ils donc pour mourir ? Pas plus que les petits oiseaux on ne les voit, exsangues, attendre en quelque coin que la Parque cruelle vienne faucher le fil tenu de leur vie légère. Pourtant, il faut bien qu'ils meurent, puisque ce ne sont jamais les mêmes que l'on voit, au printemps, faire du gringue à la boniche du tabac d'en bas. Où donc se retirent-ils, l'heure venue, pour cacher leur tête chauve sous l'aile avant droite et rendre au ciel un dernier soupir fleurant bon l'anis et le super ?

Petite mère, alors, d'un sourire apaisait mon inquiétude d'enfant trop tôt mûri, et sa douce voix me disait :

— Ne t'inquiète pas, mon chéri, le Bon Dieu pourvoit à tout. Aux petits des oiseaux il donne la pâture, alors mêle-toi de tes pieds et regarde plutôt où tu les mets. Et tire ! Il est lourd comme trente-six évêques, ce cochon-là. Allons, un bon coup, là ! Oh, hisse !

Car j'aidais petite mère à transporter de l'autre côté de la rue, dans notre pimpant sixième sur cour, les allumeurs de réverbères que papa occisait d'un coup d'échelle double dans le mou du ventre et que nous fouillions avec soin avant de les redescendre en même temps que la poubelle. Grâce à l'échelle double, qui écartait les soupçons, nous vivions heureux et je ne manquai de rien jusqu'au jour fatal où l'on posa dans le quartier des réverbères électriques. Mes parents moururent de faim, mais moi j'étais grand et je n'avais plus besoin d'eux : j'étais entré sur un pont d'or à la rédaction de « Hara-Kiri ».

Levallois, terre interdite

Cependant, au plus épais de la gloire et des prospérités, toujours m'était revenue hanter la corrosive petite question : « Où se cachent les taxis pour mourir ? » Un jour, je n'y tins plus. Je saurais, dussé-je risquer dans l'aventure ma vie, l'honneur de mes filles, ma retraite des cadres. Je commençai mon enquête. Tout de suite, je me heurtai au mur du silence. Ah, le secret est bien gardé ! A la moindre allusion, les visages se ferment, les compteurs se bloquent, les portières s'ouvrent toutes seules et vous éjectent sur la chaussée. Le noir total.

Et puis, une lueur, toute ténue, toute tremblante, sembla pointer quelque part. Un nom : Levallois. Un nom et c'est tout.

Ce nom, c'est celui que le taxi vous jette au nez lorsque, l'ayant hélé aux heures crépusculaires, vous lui demandez de vous conduire à Vincennes. Ou à Pigalle, ou à la Bastille. Levallois ! crache-t-il, comme il mordrait. Et il fonce, vide, et se perd dans les lointains.

Pourquoi Levallois ? Qu'est-ce que Levallois ? Et pourquoi à vide ? Et pourquoi, pourquoi cette hargne, cet air las, si las ?... Levallois... Une grande tache blanche sur la carte. **Terra incognita**. Personne, jamais, n'y est allé. Peu en sont revenus. Et ceux-là, mieux eût valu qu'ils fussent morts. Pauvres cadavres vivants ! Si peu vivants... Ils ne sont plus qu'épouvante, horreur sans nom, yeux sans regard, bouches scellées sur l'indicible. Ils ne savent que balbutier, sans trêve, le nom maudit : « Levallois », en même temps que, d'un geste spasmodique de la main gauche, ils rabattent inlassablement un invisible drapeau.

Je suis allé à Levallois. Moi. J'ai vu les Grands Cimetières sous la lune. Maintenant, moi aussi, je suis un corps sans âme. Maintenant, je vais mourir. Mais, auparavant, vous saurez.

Faut-il châtrer les taxis ?

D'abord, le taxi. Jusqu'à ce jour (jusqu'à moi), on croyait tout savoir sur l'histoire naturelle de cet industrieux petit rongeur. On avait beaucoup à apprendre ! Le taxi, lit-on dans le Larousse, naît d'une mutation dans l'espèce humaine. Bien. Les symp-

tômes de cette mutation sont classiques : un individu jusqu'à très ordinaire éprouve, par un beau matin de printemps, de vives démangeaisons à certains endroits du corps. Ces démangeaisons s'amplifiant, l'individu jusqu'à très ordinaire se gratte : sur la tête, sous la plante des pieds, dans la paume des mains, au fondement et sur les lèvres. Bientôt ses efforts sont couronnés de succès. Sur sa tête croît une casquette, sous son pied droit une pédale d'accélérateur, sous le gauche une pédale d'embrayage, entre ses mains, un volant, à son fondement un siège de voiture prolongé par une voiture prolongée par un compteur. Sur ses lèvres fleurit l'injure. La métamorphose est achevée. L'individu est devenu un taxi tout neuf. Sa maman est heureuse, elle n'aura plus de pantalons à repriser : les taxis n'ont pas de pantalon, ils ont une voiture. La mutation en taxi est accueillie avec joie par les familles, à cause du compteur qui est bien utile pour cuire les œufs à la coque.

Mais attention, toute démangeaison n'est pas taxi, et tel qui, sur la foi d'un charlatan, se couvre aux bons endroits de poil à gratter acheté à prix d'or risque de cruels réveils. Même lorsque la casquette a percé, ne vous hâtez pas de vous réjouir : il peut très bien, ensuite, vous éclore un autobus, ou un métro, ou un cuirassé. Vous seriez alors un busman, ou un chef de train, ou un amiral, mais pas un taxi. S'il vous pousse un carnet, un crayon et une casquette, vous n'êtes qu'un releveur du gaz. S'il vous pousse un confessionnal et une casquette, vous êtes un curé qui s'est trompé de chapeau au café.

Avant de pouvoir être mis à la disposition des clients, tout nouveau taxi doit aller à la Préfecture de Police se faire châtrer. Un tampon spécial apposé sur sa carrosserie atteste qu'il est en règle. Chaque année, les taxis se soumettent à la vérification réglementaire de leur castration ainsi qu'à l'ablation de tout bourgeois suspect. La S.P.A. (Société Protectrice des Autotaxis), mène une violente campagne contre cette mesure, qu'elle qualifie de coutume barbare et antisyndicale, survivance archaïque des temps où l'on châtrait les chevaux de fiacre. Les Pouvoirs Publics rétorquent que, tout comme les chevaux de fiacre, les taxis non châtrés, surtout au printemps, ruent dans les garde-boue et sont susceptibles de se livrer sur leurs passagères isolées à des voies de fait incompatibles avec la moralité publique dans le dessein de leur soutirer un bon pourboire. L'opinion est divisée sur la question : les femmes, toujours prêtes à combattre pour une cause généreuse, sont contre la castration. Les hommes sont énergiquement pour. Si les taxis n'étaient pas asexués, disent-ils, où donnerions-nous nos rendez-vous d'affaires aux femmes de nos concurrents ? En effet, tout comme la gondole de Venise, le taxi parisien offre aux échanges de vue intersexuels un terrain dont les usagers se plaisent à reconnaître les commodités.

Certains taxis n'ont pas hésité à remplacer le cendrier par un plateau avec porto, petits fours et rose rouge dans un vase à long col. Musique douce, distributeur automatique de préservatifs, eau courante chaude et froide dans le strapontin, armoire pour se cacher en cas de sur-

venue du mari, tout ce qui incline les cœurs à la poésie peut équiper le taxi moderne. Au tableau de bord, une prise de courant permet de brancher un fer électrique grâce auquel le taxi refera le pli de votre pantalon pendant que ce dernier sera vacant.

Les taxis ont des ennemis féroces : les autobus. A tort ou à raison, les uns et les autres s'accusent mutuellement de s'ôter le pain de la bouche. Les autobus, puissants rapaces, écrasent au passage tous les taxis qui ne se garant pas assez vite. Mais les courageuses petites bêtes ont pour elles la loi du nombre. C'est un spectacle inoubliable que de rencontrer, en quelque faubourg farouche, un autobus cerné par une nuée de taxis acharnés à sa perte. Le monstre, aveuglé, succombe bientôt sous la meute tourbillonnante de ses bourreaux qui l'entraînent, mourant, vers les repaires secrets de Levallois où, l'ayant achevé, ils feront un feu de joie de ses carnets de tickets.

Un autre ennemi du taxi est le métropolitain. Le devoir sacré de tout taxi est d'empêcher coûte que coûte les usagers de pénétrer dans l'ancre souterrain. Avez-vous remarqué qu'il se trouve toujours une station de taxis à proximité immédiate d'une entrée de métro ? Là, un taxi au moins est tapi. Il monte jour et nuit une garde vigilante. Un piéton fait-il mine de traverser la rue pour prendre le métro ? Le taxi, soudain, bondit. Un cri. Une flaque très plate, au milieu du passage clouté : tout ce qui reste de l'imprudent. Le taxi est déjà loin. Un autre a pris la relève.

Entourés de tant d'ennemis, les taxis, semble-t-il, devraient être unis par une solidarité sans faille. Hélas ! leur égoïsme sape

à la base toute action collective. Lorsque vous annoncez au taxi qui vous a promené pendant deux heures que vous n'avez pas de quoi le payer, il vous répond simplement : « Allez faire la monnaie chez mon collègue. » Et il vous désigne le taxi qui stationne en face tout en vous tendant un démonte-pneu, un gros. Ainsi se trouve éclairci un des grands mystères de l'époque : l'assassinat intensif des taxis.

Les grands cimetières secrets

Lorsqu'un taxi sent sa mort prochaine, un instinct puissant s'éveille en lui, plus fort que tout : rentrer à Levallois. Même blessé à mort, même vidé de sang et d'essence, un taxi trouve toujours la force de se traîner jusqu'au repaire ancestral pour y abandonner sa carcasse terrestre. C'est pourquoi personne, jamais, n'a vu mourir un taxi. Sauf moi.

J'ai vu les agonies sauvages des taxis éventrés. J'ai vu palper les portières comme de grandes ailes foudroyées. J'ai blêmi au rôle atroce des pneus lâchant leur dernier souffle. J'ai contemplé l'immense nécropole hérissée à l'infini de squelettes pathétiques, hommes depuis la tête jusqu'au bassin, voitures au-dessous de la ceinture. O les tristes centaures enfermés en eux-mêmes ! Mais surtout, j'ai vu — horreur des horreurs — j'ai vu, dans beaucoup — trop, hélas ! trop ! — de squelettes de taxis, des SQUELETTES HUMAINS. Des squelettes de pas-

sagers. Pauvres êtres insouciantes qui hélâtes un taxi parce que c'était jour de paye, ou parce que vos souliers prenaient l'eau, et qui connûtes la fin atroce que racontent vos restes recroquevillés, tordus en un effort désespéré pour vous arracher à la boîte fatale. Qu'au moins votre agonie affreuse nous soit une leçon ! Écoutez-moi, vous qui me lisez : quand vous prendrez un taxi, soyez vigilants. Si vous le voyez soudain faire apparaître au compteur le mot fatal : « Levallois », n'hésitez pas. Ce taxi a senti la mort le saisir. Désormais, il fonce vers le Cimetière Secret. Passagers, il ne vous reste plus qu'une seule chance de salut : sauter en marche.

Les tueurs sont derrière la porte

A Levallois, j'ai vu encore beaucoup d'autres choses.

J'ai vu les taxis rentrer, après une dure journée, alourdis par le poids de la fatigue et de la sacoche gonflée des sous des clients. J'ai vu d'autres taxis les accueillir, des taxis gras, couverts de bijoux vulgaires et de chromes tape à l'œil — flancs blancs et cigares énormes — qui leur prenaient leur sacoche et les battaient : des taxis-maquereaux. Ainsi donc, le taxi a hérité des tares de l'homme ! Ici aussi, l'exploitation du taxi par le taxi est la règle ! Saviez-vous, ô passagers candides, que votre argent, au lieu de nourrir une famille méritante, entretient les vices d'un immonde souteneur ? Ne donnez plus d'argent

aux taxis, même s'ils vous le demandent en pleurant. Puisque de toute façon ils seront battus, du moins seront-ils battus pour quelque chose.

J'ai vu les taxis recrues de fatigue faire le plein d'essence. Aussitôt, ils se redressaient sur leur siège, la casquette arrogante et l'injure à la bouche.

J'ai vu les taxis fouiller le cimetière pour récupérer, sur un collègue mort, quelque pièce détachée qui remplacerait leur propre organe défaillant : bielle, aile, boîte de vitesses, fémur, œil ou casquette. Là encore, d'infâmes margouliniens tiennent le marché et vendent très cher la moindre pièce couverte de rouille ou d'asticots. Un cendrier plein se vend plus cher qu'un vide, car le taxi aime à rouler les mégots.

J'en eusse vu bien davantage encore si mes allures fureteuses ne m'eussent attiré les soupçons des maquereaux. Je ne dus mon salut qu'à la fuite. Salut très provisoire, d'ailleurs. Nul ne force impunément le secret du Cimetière des Taxis. Mes jours sont comptés, je le sais. Des taxis couleur de muraille rôdent sous mes fenêtres. La nuit, je les entends dérapier sur le toit de zinc de ma mansarde. Sauver le manuscrit ! Devant ma fenêtre passe le métro aérien. Un fer à repasser. J'attacherais ces feuillets autour, avec un élastique. Je jetterai le tout dans la cabine du conducteur. Ils détestent les taxis. Il portera le manuscrit à son adresse, au journal. Ça y est ! Ils sont là, derrière la porte. Voilà le métro.

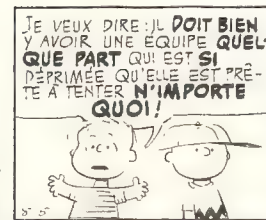
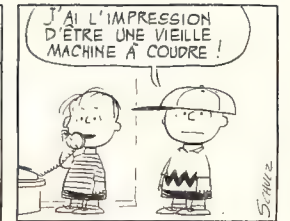
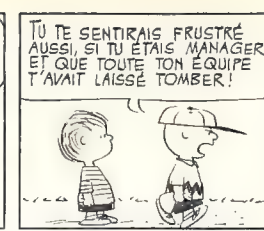
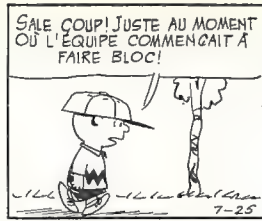
Voir Levallois et mourir.

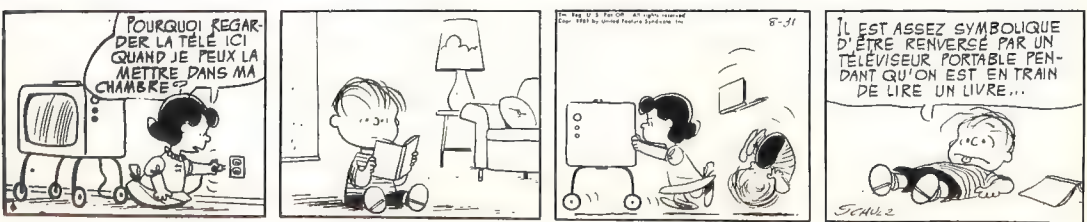
Cavanna

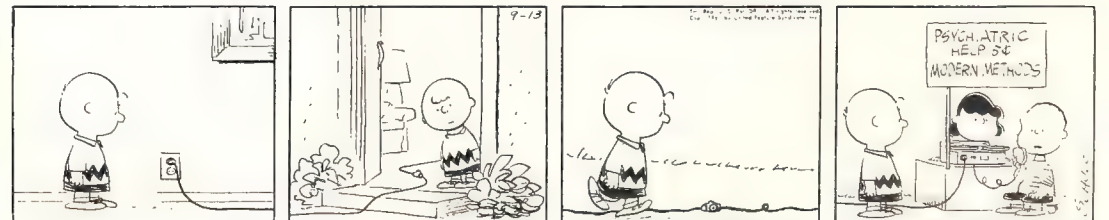
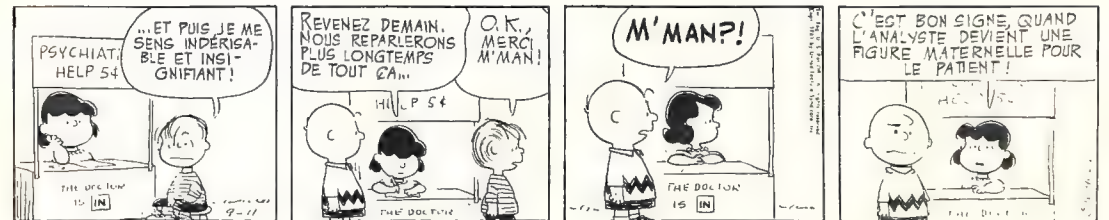
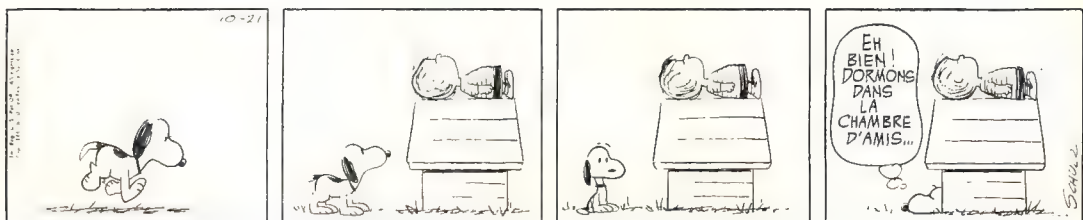
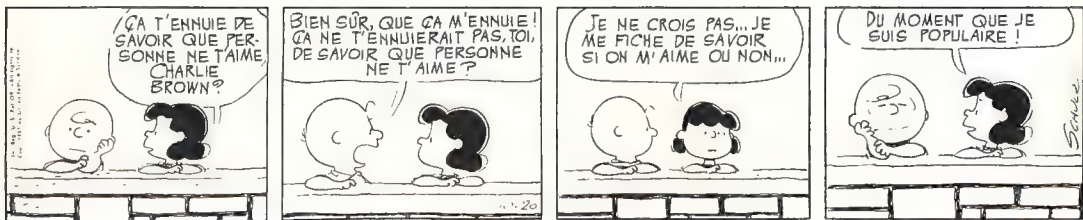
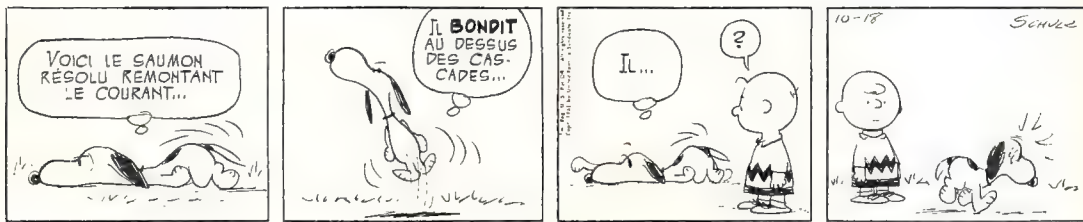
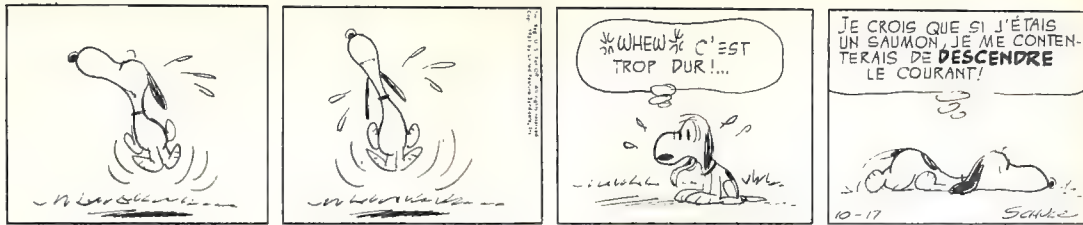
Charles M. Schulz

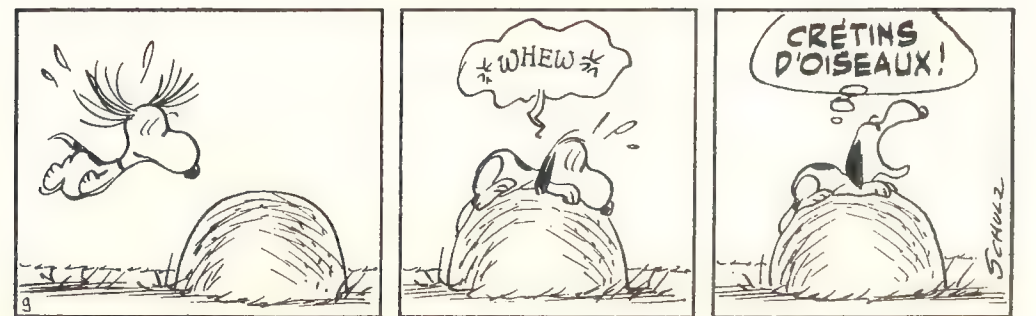
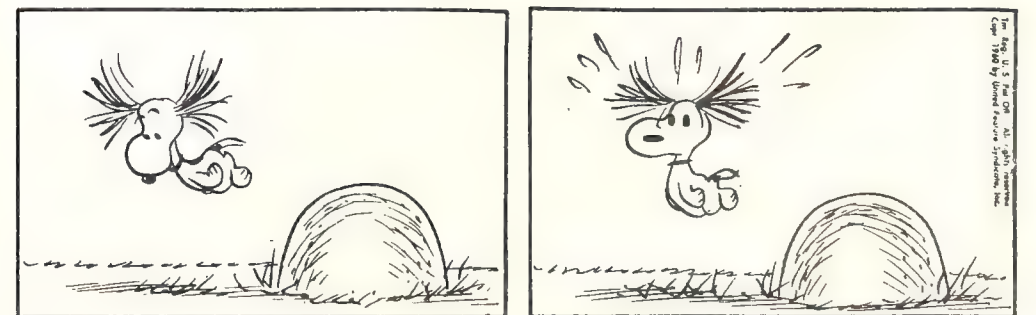
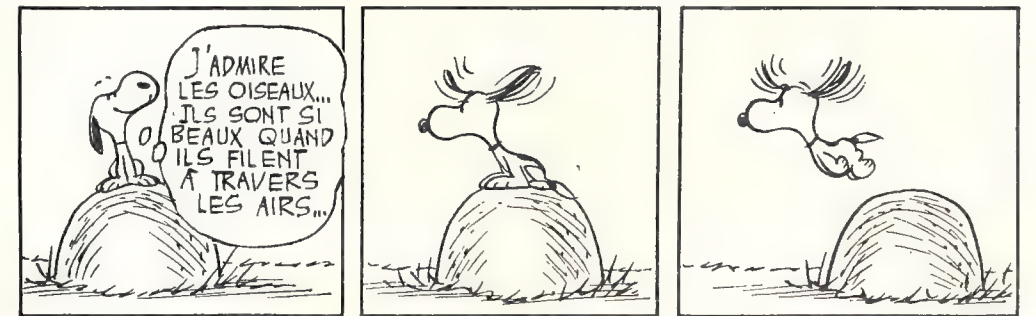
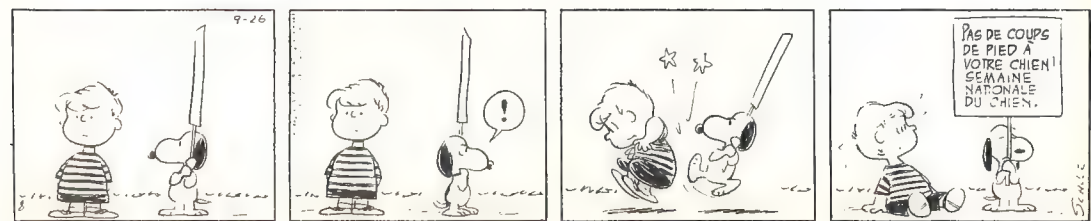
PEANUTS

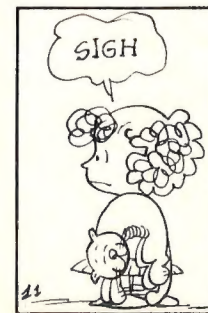
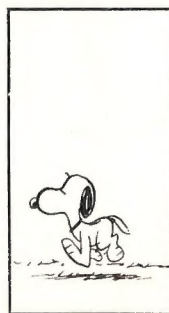
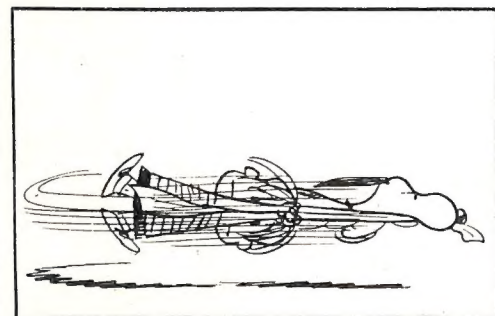
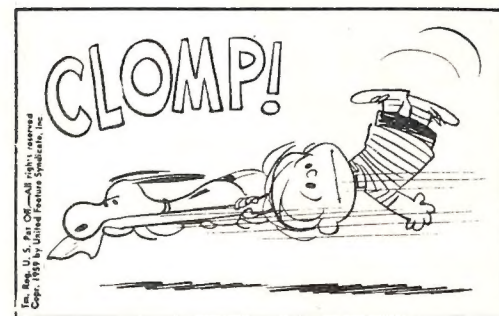
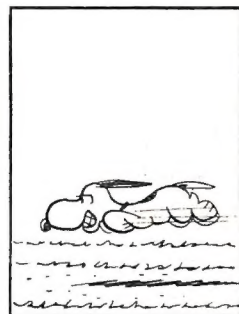
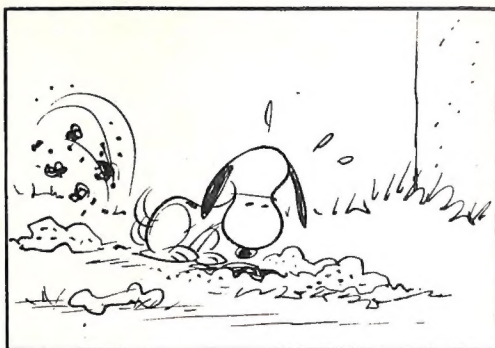
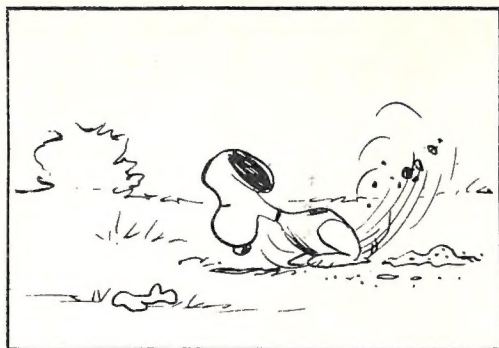






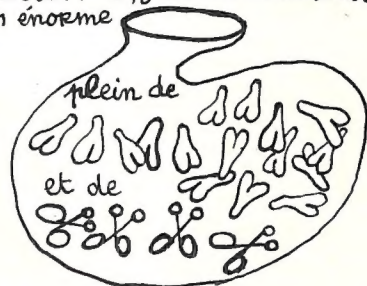






LE MOULAGE DE L'ABSENCE

Quand je suis parti pour la guerre 14-18, j'avais dans le dos un énorme



Les autres n'en avaient pas, et c'est seulement au cours de la guerre d'Indochine que j'ai compris pourquoi ; mais il était trop tard pour y revenir. Quoi qu'il en fût, un restaurateur du parti adverse me fit remarquer qu'il y avait dans le



Il me faut préciser ici que j'ai

toujours eu un faible pour la sal-
son ne; je la trouve
exquise et, sous
cet angle, le con-
flit mondial ne me faisait pas
peur



Je parlais de la salson ne; pour détailler, il faudrait dire d'abord tout ce que son initiale contient de faveur si l'on la fufe dans son affiette, mais la guerre de 14-18 ne fait que commencer. Mettant le pied sur la banquette de troisième classe, à la gare de l'Est, je pensais à juste titre qu'avec mon je pourrais changer la face des choses. Il me suffirait de lancer vers la tranchée d'en face une poignée de de manière qu'elles se

fichassent sur la de quelques Un ba-
d'horlogerie réglé sur la pro-
chaine heure H débarrasse-
rait du même coup le champ
de bataille de mes adversaires
et des adversaires de ceux-ci.
J'y laisserais ma peau, peut-
être, mais qu'importe, j'ai
toujours eu plusieurs peaux de
rechange, une peau de cha-
mois, une peau d'ange, une
peau de pêche et une peau de
balle.
Telle était ma rêverie, tandis

que me considéraient les poilus
encore imberbes nerveusement as-
sis sur mes



La fin des hostilités me sur-
prit au cimetière Montparnasse
où je faisais un somme assom-
mant, en somme (j'avais é-
té décapité par un obus, dans
la Somme). Heureusement, le
soir, je pourrais, de temps à

autre, aller prendre un
au . Ses gens
me regar-
daient drôlement du cor
aux pieds. Je n'en savais rien,
alors je ne protestais pas. C'est
Baudelaire qui m'a tout racon-
té en rentrant, une nuit.



Il y a beaucoup trop de sculp-
teurs à Paris, par les temps qui
courent, on ne peut plus faire
trois mètres sur un trottoir sans
que Bing on se flanque sur
un message en zinc, en bron-
ze, en marbre, en linoléum,
en fer, en fonte; il n'y a
plus moyen de passer. Aux Ga-
leries Lafayette, c'est pire, on
se sent perdu dans une foule
compacte d'oeuvres plastiques
en trois dimensions. Et ça fait
mal, avec ça! Cela rouvre
mes blessures.

En 14-18 on n'aurait pas
toléré cela: la grosse Bertha
et la mitrailleuse Maxim au-

La



m'intéresse

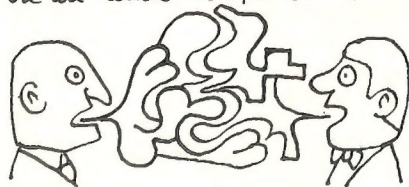
de plus en plus. Quand elle aura retrouvé son



les  auront enfin droit au

Je vais m'acheter un rouleau compresseur, un laminoir, un marteau-pilon, un ~~ecrase~~ ^{écraseur}-winoir, une presse-curés et un tank. Avec tous ces instruments de travail, je deviendrai ~~ecraseur~~ ^{travailleur} maudit.

Quand j'aurai beaucoup de sujets de conversation, j'organiserai une conversation mens-
tre au Palais des Sports.



Des mots, toujours des mots.
Je peux fabriquer du pâte de mots,
de la crème de mots, de la
marmelade de mots. Du mou
de



Et puis je commencerai à écrire
des choses sérieuses; par
je mettrai à la de
tous une
nouvelle pour tra-
cer.



Ainsi l'on saura tout ce qui se cache derrière mes apparences : des moulages de labyrinthes, le plein du vide, le quelque chose du rien. Je ne suis moi-même qu'un utérus mâle. Par extension, les mots ne retiennent plus que si l'on peut les ramasser, les lancer, les exposer ou s'asseoir dessus. Ne dit-on pas qu'il y a des mots durs et des mots tendres ? Je m'assiedrais volontiers sur un mot demi-dur, le mot "fauteuil" par exemple ; ou même le mot "rapide". Quel confort, pour aller d'un point à un autre !

Que la femme soit le mou-
lage de son absence, c'est
l'évidence. Que ce moulage
lui-même soit creux, voilà
qui me plonge dans l'angoisse.
Entrer dans la femme, ce n'est
pas assez dire: j'ai besoin d'i-
maginer une vraie porte qui s'ou-
vre, se referme sur moi, et
se verrouille à l'intérieur. Et
mon désir final est d'ouvrir
à mon tour mon corps à deux
battants pour y accueillir ma
femme habillée. J'aimerais
ajouter: et ainsi de suite.....
si je ne craignais le vertige
métaphysique.

A la déclaration de guerre de 39, le gouvernement m'a offert une nouvelle tête pour me faire tuer encore une fois. Mais c'est moi qui ai tué plusieurs personnes, dont deux par étourderie.

Alors pour les autres guerres ils m'ont laissé tranquille.

Il y a des gens riches qui
ont toujours faim et des
pauvres qui n'ont jamais faim.
Ce n'est pas juste. Il convient
DONC de faire faire la révolu-
tion.

maurice
henry.



Nom AXEL
Prénom Brigitte
Age 21 ans
Profession Hippie

Religion "Un hippie c'est quelqu'un qui cherche la vérité hors de la société et ailleurs. en défendant systématiquement les tabous avec un idéal mystique, pacifiste et esthétique pour arriver au bonheur."

Signes particuliers
deux mois et demi de prison à Katmandou, après un an et demi de voyage sans argent. (Grèce, Turquie, Iran, Pakistan, Afghanistan, Inde, Népal).
Rapporte un livre-témoignage sur l'aventure hippie.



éditions flammarion

le courrier de charlie

Monsieur, je ne renouvellerai pas mon abonnement à votre revue. Franchement, « Charlie » m'a déçu, et je le regrette. Vous semblez, en effet, fêru d'un genre d'humour cruel et à « non-sens » (cher à Alphonse Allais) que je n'apprécie pas beaucoup. Le dessin, trop négligé (surtout de Willem et aussi de Wolinski), ne me plaît pas davantage. Agréez, Monsieur, mes salutations distinguées.

L. Vandegehuchée
Tennisbaanstr. 26
Gand - Belgique.

Ce ne sont pas les journaux pratiquant un humour pré-allaisien qui manquent. Nous n'avons pas besoin d'abonnés de votre espèce.

J'ai dix-huit ans. Je suis complètement dingue de Charlie Brown. Je voudrais l'embrasser, le serrer dans mes bras à l'étouffer. Il me faut un jeune garçon chauve à la tête ronde, ou je sens que je vais devenir folle !

Francine D.
Paris (6^e)

Passez à nos bureaux. Nous avons le professeur Choron. Il n'est plus de la toute première fraîcheur, mais il pourra peut-être faire votre affaire.

Je voudrais vous dire que plus « Paulette » avance, plus je suis émerveillé. Cette débauche de féminités, c'en est presque trop ! Comment, diantre, fait ce Pichard, pour dessiner les femmes avec tant de chaleur ?

Justin B.
Hôpital Saint-Louis,
Paris (10^e)

Nous croyons savoir que c'est parce qu'il les aime.

A mon avis, X... est le plus mauvais dessinateur de Paris.

J.-C. Hénin,
4, rue Jean-Jacques Rousseau
Paris (1^{er})

X... (nous taisons son nom par esprit de confraternité) n'est pas le plus mauvais dessinateur de Paris. Ils sont plusieurs.

Je viens d'écrire une nouvelle humoristique qui renouvelle le genre. Les textes que vous publiez, j'aime autant vous le dire tout de suite, ne me plaisent pas tellement. Le pire de tous, c'est Roger Price et ses « doodles », dont le moins qu'on puisse dire est que son humour est laborieux. Quant à Gébé, il ferait mieux de se contenter de dessiner. Encore heureux que Delfeil de Ton ne sévisse plus dans « Charlie » depuis plusieurs numéros. Mais là, je pense que je commets un crime de lèse-majesté. Etes-vous capable, néanmoins, si je vous envoie ma nouvelle, de la lire avec objectivité ? Vous payez à la ligne ou au mot ? Quels sont vos tarifs ? Quelle garantie donnez-vous que si vous ne publiez pas ma nouvelle, vous ne vous en inspirerez pas pour en écrire une vous-même ? Je pourrais aussi faire des scénarios de bandes dessinées. Je n'en ai jamais fait, mais en m'expliquant comment il faut faire, il n'y a pas de raisons que je n'y arrive pas. Je ne suis pas plus bête qu'un autre. Je crois que ce ne serait pas un mal parce que je trouve que vous ne vous renouvelez pas tellement. Vous trouverez ci-joint un timbre pour la réponse.

Jacques de Lattre,
1, rue Bruller, Paris (14^e)

Envoyez-la nous, cette nouvelle, au lieu de nous faire languir comme vous le faites.

Un jeune réalisateur, Jacques Doillon, va réaliser un film de dix minutes, d'après « On ne se dit pas tout, entre époux », de Gébé, paru dans le n° 13. Voilà un garçon qui n'est pas bête. Il ira loin.

